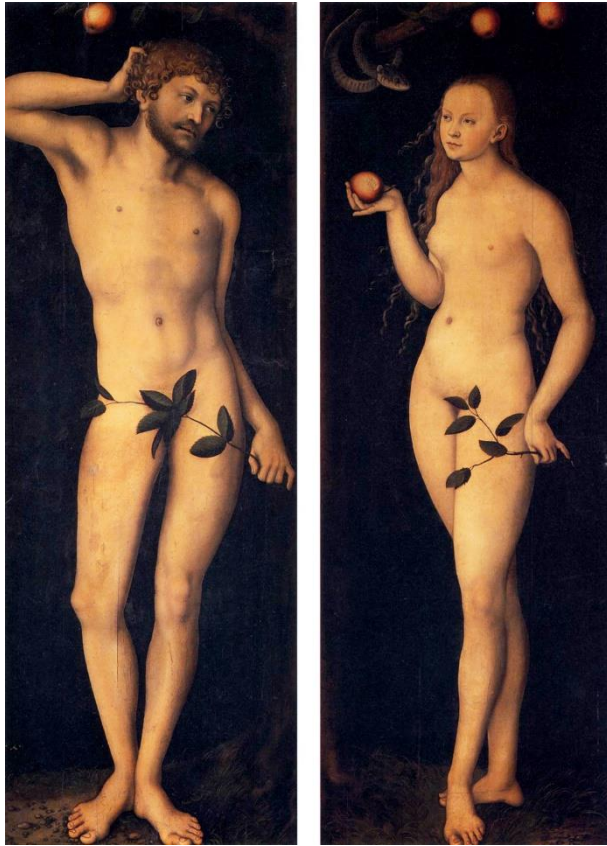


# MALAISE DANS LE GENRE



Lucas Cranach l'Ancien, *Adam et Ève*, Musée des Offices, Florence.

**Travaux de la Cause freudienne à Nice  
2020-2021**

*(Cercle Uforca de Nice,  
et Séminaire interne de l'ACF en Estérel-Côte d'Azur)*



## Malaise dans le genre\*

Philippe De GEORGES

*Les textes <sup>1</sup> réunis dans ce cahier traitent les multiples facettes d'une question qui se pose aujourd'hui en termes de genre. C'est à l'éclairage de la psychanalyse, de sa théorie et de son expérience, que cette question est abordée. Il est question ici de malaise, d'embarras et d'égarement, tel qu'en témoignent des sujets dans leur rapport à leur corps, aux changements que connaît celui-ci, à la différence sexuelle, à l'identité éprouvée qui peut s'avérer problématique, mais aussi dans le rapport à autrui, aux partenaires, au corps d'autrui et à la jouissance. Certains cas cliniques évoqués, mais pas tous, concernent des « adolescents ».*

*Nous entendons cette expression, l'adolescence, empruntée au discours courant, comme indication d'une période de passage entre l'enfance et l'âge adulte. Elle a pu être courte autrefois, mais s'étire et s'allonge, avec l'enjeu de multiples choix d'orientation, qui se suspendent et s'éternisent. Quand l'Autre était consistant, il assignait à chacun sa place dans l'être et dans le monde. Mais à présent que l'Autre se révèle comme fiction, il revient à chacun de choisir sa place et de se définir. Cette responsabilité nouvelle ne va pas sans égarement(s) et sans flottement. Les sujets témoignent ainsi de leurs doutes et de leur indétermination dans à peu près tous les domaines, comme pour le choix des études à faire et d'une profession, pour lesquels on leur propose une réponse par algorithme. Mais l'incertitude se traduit aussi et surtout en ce qui concerne les choix de vie intimes : avoir des relations sexuelles, faire couple, se marier, décider de faire des enfants... C'est, à la base, la sexuation elle-même qui apparaît problématique. D'où l'émergence des Gender Fluid et de positions floues qui traduisent le caractère liquide de l'être pour le sexe (des identités ?) Actuellement, ceux qui témoignent d'un refus de toute assignation se définissent comme inclassables et ne font pas nécessairement état d'une position fixe et assurée. Ils sont plutôt dans la revendication d'un statut d'Un-tout-seul, sans contraire et hors de la logique aristotélicienne du ou bien/ou bien. Mais combien de temps resteront-ils ainsi, hors d'un discours établi ? Lacan avait pressenti que le partage binaire hommefemme se révélerait étroit et que les sujets ne s'y inscriraient pas facilement. D'où sa formule à l'emporte-pièce : « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres <sup>2</sup> ».*

*La question du genre rebondit aujourd'hui dans le Champ freudien, après la parution du livre d'Éric Marty, *Le sexe des Modernes* <sup>3</sup>, et d'un entretien entre celui-ci et Jacques-Alain Miller. Les choses ne font que commencer.*

---

\* Argument établi à partir de propos de Jacques-Alain Miller lors de réunions préparatoires à une rencontre d'Uforca intitulée : *L'embarras du choix*, qui n'a pas pu se dérouler en raison du confinement.

<sup>1</sup> Ces textes ont été produits soit dans le Séminaire interne de l'ACF en ECA, soit au sein du Cercle-Uforca de la section clinique de Nice.

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non dupes errent », Leçon du 9 avril 1974, inédit.

<sup>3</sup> Marty É., *Le sexe des Modernes*, Paris, Seuil, 2021.



## Une vague déferlante : de l'homosexualité au transgenre\*

Chantal BONNEAU

En 1922, Marcel Proust écrivait : « J'avais pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes ; là où chacun porte, inscrite en ces yeux à travers lesquels il voit toutes choses dans l'univers, une silhouette intaillée dans la facette de la prunelle, pour eux ce n'est pas celle d'une nymphe, mais d'un éphèbe. Race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable, son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vie. <sup>4</sup> »

Un long cheminement s'est opéré dans la société là où les « parias » d'hier ont su faire entendre que leur différence quant à leur orientation sexuelle, n'était ni un délit, ni une honte, ni un danger pour la société. Il a fallu que l'évolution des mœurs, et l'explosion des revendications post-soixante-huit, pour que la logique binaire homme/femme soit mise à mal, qu'elle apparaisse comme n'étant plus la seule façon de se situer dans le rapport à la sexualité et que soit remise en cause l'attribution d'un genre dans lequel l'on ne se reconnaît pas. Aujourd'hui nous sommes passés à une pluralité des identités de genre qui ne recouvre pas la question de la sexualité. C'est une révolution pour la société qui rencontre du nouveau et qui, qu'elle le veuille ou non, devra tenir compte des mouvements qui pourtant la dépassent. Le décalage entre ce que la nomination apporte de nouveauté et l'acceptation des conséquences qui s'ancreront dans le champ social et culturel est toujours d'actualité.

Un auteur comme Daniel M. Halperin dans son livre *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec* <sup>5</sup>, pose que les identités sexuelles ne sont pas « données » par nature mais sont constituées ou produites par la culture, nous pouvons dire que, dans les années quatre-vingt, à travers les *Gay Studies* aux États-Unis, déjà deux courants s'opposent : le courant constructiviste qui rejette toute assimilation entre « identité » et « orientation sexuelle » et le courant essentialiste qui fait de l'homosexualité un déjà et toujours là dans l'existence du sujet.

Au Moyen Âge on parlait de sodomite, au XIX<sup>e</sup> siècle on nomme le renversement des rôles sexuels « l'inversion sexuelle », dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle, c'est le terme « homosexuel » qui s'impose tandis que le terme de gay émerge au moment où les homosexuels américains, dans les années soixante, sortent de la

---

\* Texte présenté lors d'un après-midi de travail de l'ACF en ECA.

<sup>4</sup> Proust M., « Sodome et Gomorrhe », *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard/Quarto, 1999, p. 1219.

<sup>5</sup> Cf. Halperin D. M., *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, Epel, 1990.

clandestinité pour montrer que l'hétérosexualité n'est pas la seule forme de sexualité dite « normale <sup>6</sup> ». L'atténuation de l'interdit sur les relations sexuelles et le développement, après 1970, des mouvements homosexuels ont entraîné un affaiblissement de la connotation péjorative contenue dans « homo » qui sera progressivement remplacé par le signifiant gay emprunté au vocabulaire anglo-saxon.

Quant au terme de queer, il vient de l'anglais qui signifie « bizarre », « étrange ». Ce terme a été récupéré par les mouvements gays et lesbiens et sa notion péjorative a été retournée, revendiquée. Il existe une théorie et une culture queer nées dans les universités américaines dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix <sup>7</sup>. Il se répand après l'épidémie du sida des années quatre-vingt.

Toutes ces nominations ne peuvent éclairer ce qu'il en est de la singularité du sujet quand, au-delà de son choix, de ses particularités, il doit assumer ce qu'il est. C'est sans doute le mouvement queer qui a permis une visibilité plus grande pour ceux, hommes ou femmes, qui avaient jusqu'alors un désir « punissable et honteux », comme l'écrit M. Proust. Ils ont pu revendiquer leur choix d'orientation sexuelle et leur différence tant dans le champ social (gays et lesbiennes) jusqu'à parvenir à cette nouvelle affirmation catégorique posant l'existence d'un troisième sexe, ni homme ni femme, qui refuse toute identité sexuelle. En 1990, l'apparition du signifiant « transgenre » signe un désaccord fondamental entre le discours de l'Autre, parental, médical, social, et la certitude de la personne transgenre d'être l'objet d'une erreur tout autant fondamentale quant au sexe, lors de sa venue au monde. C'est une opposition au genre défini par l'appartenance à un sexe biologique de naissance dans lequel le sujet ne se reconnaît pas. C'est également un refus de la binarité homme/femme et le développement de multiples sous-groupes qui trouvent à se nommer à partir d'un point minimal suffisant pour introduire une nouvelle classe d'individus visant à annuler l'enfermement binaire rejeté.

## Nomination

La particularité d'une nomination est de faire apparaître un vide. Ce que Jacques-Alain Miller pointe en ces termes : « Les noms font trou dans le sens et le brochent en même temps. Ils viennent à indiquer le lieu de la jouissance et la défense du sujet contre elle. <sup>8</sup> »

Dire « Je suis homosexuel », est l'affirmation d'un mode de jouissance qui demande reconnaissance de la part de l'Autre mais c'est aussi la part intime que le sujet perd en l'exposant. Une fois le mot prononcé, une perte de jouissance s'opère qui n'est pas sans conséquences lorsque le sujet fait, par exemple, son *coming-out*.

---

<sup>6</sup> Authier C., *Le Nouvel ordre sexuel*, Paris, Bartillat/Essai, 2002.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>8</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 7 mars 2001, inédit.

Dans l'expérience analytique, l'analysant ne se réduit pas à être homosexuel, qui n'est qu'une nomination venue de l'Autre, et il s'agit pour l'analyste de permettre au sujet de se dégager des traits identitaires élevés au rang d'une nomination globalisante derrière laquelle la dimension subjective reste dans l'ombre.

Ce qui fait lien entre les homosexuels, les gays, c'est un certain mode de jouissance qui touche le sujet en tant que tel – le sujet n'étant pas assimilable à l'individu. Dans la problématique gay le rapport au sexuel est vécu comme une affirmation de soi, un trait identitaire partagé par une communauté. Le communautarisme gay s'est substitué à l'isolement homosexuel du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a dans cette évolution un mouvement qui accompagne l'évolution de la société. Au temps de la prévalence de l'idéal succède le temps du discours capitaliste où le rapport à l'objet *a*, *plus-de-jouir*, domine. Le sujet n'en demeure pas moins produit de l'inconscient. Cet inconscient dont J.-A. Miller nous rappelle que : « l'inconscient n'est pas seulement hétéro, il est non moins homo : dans l'imaginaire, il aime le même, ce que l'on a appelé le narcissisme ou le choix d'objet narcissique, si bien illustré par le stade du miroir <sup>9</sup> ».

Dans des rapports parfois houleux et difficiles avec la psychanalyse, des penseurs comme Michel Foucault ont abordé la question homosexuelle dans ce qu'elle a de commun avec les minorités raciales ou religieuses. Le rejet de l'homosexualité apparaît comme le rejet de l'altérité et de la différence.

Didier Eribon à travers son livre *Réflexions sur la question gay* <sup>10</sup>, pastichant le titre du livre de Jean-Paul Sartre : *Réflexions sur la question juive* de 1946 qui stigmatise l'antisémitisme, dresse un tableau de ce que les homosexuels ont été amenés à vivre avant de pouvoir s'affirmer en tant que tels. Il s'agit d'un plaidoyer qui a le mérite d'établir une sorte d'état des lieux sociologique de la situation des homosexuels avec des signifiants-mâtres comme visibilité, coming-out, qui font dorénavant partie intégrante du discours social contemporain.

Son étude porte l'empreinte de M. Foucault, considéré par les queer comme le théoricien de leur culture. Elle reprend la question des minorités et des brimades qu'elles subissent. D'abord l'injure qui vise à blesser, à réduire l'autre au silence. Dans cette perspective, l'auteur fait de l'injure le premier élément du processus d'infériorisation mis en place par le monde hétérosexuel. Si le sujet homosexuel a bien une histoire singulière, il se trouve rapidement intégré, malgré lui, à un collectif de sujets assujettis par ce même processus d'infériorisation. L'injure touche à l'être du sujet au point le plus intime pour le nier, l'annuler. Le problème crucial qui vient ensuite est celui de dire ou ne pas dire son homosexualité. Le rapport au secret a longtemps été la norme. L'on sait ce qu'il en a coûté à Oscar Wilde de ne pas vouloir laisser une injure non relevée et d'avouer son homosexualité La culture gay refuse le

---

<sup>9</sup> Bonningue C., « L'inconscient homosexuel », citation de Jacques-Alain Miller extraite de la brochure de Paris 1996-1997 – Institut du Champ freudien, p. 3.

<sup>10</sup> Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

secret, elle le balaie pour restaurer une affirmation de soi. Il s'agit d'une revendication qui s'expose, elle est un des enjeux de la visibilité. Ce terme de visibilité fait réponse à l'injure. Il est une manière d'assumer et de revendiquer l'identité stigmatisée par l'injure.<sup>11</sup>

Nombre d'idées reçues et de certitudes ont été battues en brèche avec l'évolution de la société mais il serait illusoire de croire que la revendication gay ait gagné toutes les batailles et que la situation soit normalisée sur le mode attendu. Les insatisfactions ont probablement joué un rôle dans le renversement idéologique que représente la culture queer. Cette nouvelle approche vise à obtenir l'indifférence généralisée à la place de la différence affirmée, elle demande également la reconnaissance sociale par une acceptation de toutes les conduites sexuelles dès lors qu'elles ne sont plus des marques identitaires mais des façons, parmi d'autres, d'être au monde. À partir de la *Gay Pride* – Fierté d'être soi –, véritable événement symbolique qui occupe une place importante dans la visibilité homosexuelle, la revendication gay se fait davantage entendre. Il n'en demeure pas moins qu'être gay c'est devoir toujours décider de soi-même, savoir ce que l'on veut être et réaliser ce que M. Foucault appelle : « Une ascèse homosexuelle » qui résume sa thèse selon laquelle l'identité homosexuelle est une construction historique qui ne pourra donc être modifiée que par l'action historique et par le travail de réinvention individuelle et collective. « Être gay » c'est devoir assumer cette position à construire chaque jour.

Ce que cette thèse met en lumière, c'est le caractère d'insécurité et d'instabilité de la vie des homosexuels. Taire c'est se trahir, dire c'est être en butte à l'injure, la caricature ou le sarcasme. Le paradoxe est constamment présent. À l'expression très imagée de « sortie du placard » répond le coming out qui est une véritable conversion, un point de départ qui permet de cesser de cacher ce que l'on est.

En France, des mouvements gays ont marqué l'accès à une visibilité plus grande laissant apparaître bien des divergences dans le refus ou l'acceptation de la norme sociale. Le premier mouvement « Arcadie » considère les homosexuels comme un peuple. Le discours est conservateur et a pour devise : respectabilité, discrétion, dignité. Apparue dans les années 1950 cette association a eu une grande importance mais elle a perdu de son pouvoir à partir des années 1970 quand la revendication a été plus forte. En effet, à partir des années 1970, après les événements de soixante-huit en France et les émeutes de Stonewall à New-York, le mouvement gay et lesbien va se faire plus virulent. L'importance de la contestation développée aux États-Unis par les théoriciens des *Gay's Studies* et en France par M. Foucault prend un autre tour avec le renouveau de la subversion imposée par le mouvement queer qui ne se veut ni séparatiste, ni assimilationniste.

Si la subversion a toujours été présente dans la culture gay, avec le mouvement queer elle va plus loin et veut désintégrer les valeurs établies par la libération des

---

<sup>11</sup> Cf. *Ibid.*, p. 99.



désirs <sup>12</sup>. La sexualité est refusée comme déterminant le genre et M. Foucault critique l'idée que la sexualité et le désir puissent être des opérateurs de subversion. L'universitaire, Judith Butler, théoricienne du mouvement queer, s'est fait connaître pour ses travaux sur le genre <sup>13</sup>. Nous nous trouvons dans un au-delà de l'identité gay où s'exerce une contestation radicale de toutes les identités sexuelles. Les normes identitaires ne sont plus fixes ou réduites à homme/homme, femme/femme, homme/femme, femme/homme, mais elles renvoient à une mixité générale, une androgynie assumée. Il n'est plus question d'identité au singulier mais des identités, des positions queer. Le corps est souvent mis en scène, la création artistique invente de nouveaux codes, une littérature de l'excès et de l'extrême violence voit le jour avec des écrivaines comme Virginie Despentes et Catherine Breillat.

Le paradoxe du mouvement queer c'est qu'il vise à promouvoir toutes les marginalités est qu'il finit par engendrer un monde dépourvu de repères et de frontières qui ouvre sur ce que M. Houellebecq appelle dans *Les Particules élémentaires* : « Une nouvelle espèce, asexuée et immortelle <sup>14</sup> ».

Nous sommes loin des objectifs du mouvement gay qui luttait pour une reconnaissance sociale et légale des formes diverses et multiples de la sexualité et permettait aux homosexuels de développer leur visibilité dans le champ social. Ce normatif de l'indifférenciation sexuelle généralisée entraîne avec lui la dévaluation des idées de collectif, soit cette unité passive, subie, d'un ensemble d'individus et renvoie, par ailleurs, la question du singulier du sujet hors du champ de la problématique homosexuelle. Apparemment dégagé de la question sexuelle comme expression de son identité, le queer aura à trouver un mode particulier de faire avec ce que Lacan appelle « la clocherie », ce qu'il énonce ainsi : « Il n'y a de cause que de ce qui cloche [...]. Car l'inconscient nous montre la béance par où la névrose se raccorde à un réel – réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé. <sup>15</sup> »

---

<sup>12</sup> Cf. *Ibid.*, p. 177.

<sup>13</sup> Cf. Butler J., *Trouble dans le genre*, Paris, Éditions La découverte, 2005.

<sup>14</sup> Houellebecq M., *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

<sup>15</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 25.



## Pour en finir avec la différence des sexes : sans cesse improviser son genre\*

Frank ROLLIER

« À droite, les garçons, à gauche les filles <sup>16</sup> » écrivait Parménide. Après vingt-cinq siècles cette séparation serait-elle devenue obsolète dans notre monde *occidenté* ?

En Suède, vient de naître le dernier avatar des *Gender studies* : une crèche d'un quartier bobo de Stockholm expérimente une approche nouvelle des enfants, en remplaçant l'usage des pronoms personnels il (*hon*) ou elle (*han*) par un pronom neutre, *hen*, créé dans les années soixante par un journaliste. Ainsi, on ne parle plus de « petite fille » ou de « petit garçon », mais d'« enfant » ou de « copain ». Dans les chansons ou dans les livres, *hen* permet de ne pas associer une profession à un genre spécifique. L'expérience est promue par une association de parents soucieux d'élever leurs enfants « dans la neutralité jusqu'à ce qu'ils puissent choisir eux-mêmes sous quelle identité sexuelle ils veulent se ranger ». Dans cette même veine, plusieurs couples ont annoncé leur intention de ne pas révéler le sexe de leurs enfants afin « de leur offrir une palette de choix aussi large que possible, de façon qu'ils ne se sentent pas limités par le genre que la norme fixée par la société leur attribue <sup>17</sup> ». Le débat sur l'usage du *hen* est devenu national.

### Le genre s'oppose au sexe

Le sexe est la sexuation donnée par l'anatomie, alors que le genre est la sexuation donnée par l'identification. Nous verrons que le « genre » se veut non seulement une théorie, mais aussi une pratique qui rendrait compte des formes variées que peuvent prendre les identifications sexuelles.

Le binaire *sex and gender* a été introduit aux États-Unis dans les années cinquante par *Money* dans une étude sur les hermaphrodites – on dit aujourd'hui les « intersexes <sup>18</sup> » – étude qui recommandait, en cas d'ambiguïté génitale, d'attribuer dès la naissance un sexe et le genre correspondant. Dans les années soixante, Stoller reprend la question à propos des transsexuels, qui n'étaient guère différenciés des homosexuels ; pour Stoller, le genre renvoie à la masculinité ou à la féminité du sujet, indépendamment de son sexe anatomique (par exemple, un sujet de sexe masculin qui se vit comme une femme aura le genre féminin).

---

\* Texte présenté à la Section clinique de Nice, novembre 2012 et publié dans les Cahiers Cliniques de Nice, *La famille à l'envers*, n° 13, décembre 2014.

<sup>16</sup> Parménide, *Le poème*, fragment XVII, disponible sur internet.

<sup>17</sup> Hivert A.-F., « Fille ou garçon, même pronom », *Libération*, 20 mars 2012, publication en ligne ([www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)).

<sup>18</sup> Organisation internationale des Intersexes, disponible sur internet.

Il existe, dans le monde anglo-saxon, une dite « clinique du genre » qui se donne pour but de soigner des « troubles de l'identité de genre » (*gender identity disorders*) : transsexualisme, féminité masculine (*boyhood femininity*), transvestisme et homosexualité efféminée (*effeminate homosexuality*). Elle a eu beaucoup de succès aux États-Unis dans la psychiatrie et même la psychanalyse ; elle aurait, selon certains, redoré le blason de la Psychologie du moi (*ego psychology*).

Mais c'est surtout en dehors du champ de la clinique, que les études sur le genre se sont multipliées depuis les années quatre-vingt, donnant naissance à des départements de *Gender studies* dans toutes les universités anglo-saxonnes.

Ces études ont d'abord représenté la voie universitaire – entendons non psychanalytique et non clinique – de s'intéresser aux questions féminines ou féministes : ce furent les fameuses *Women's Studies*. Ainsi, en France, Hélène Cixous a créé en 1974 à l'université Paris VIII (Vincennes) un « Centre d'études féminines et d'études de genre » ; aux États-Unis, les départements de *Gender studies* se sont ensuite intéressés aux minorités sexuelles, puis aux minorités ethniques, ces études prenant alors le nom de *Cultural studies* qui associent sociologie, anthropologie, philosophie, littérature, médiologie etc. Étudiant les relations entre cultures et pouvoir<sup>19</sup>, elles visent à reconnaître à chaque culture sa dignité et son potentiel social propres. Ces études ont marqué en profondeur la politique américaine où l'on peut observer le poids des minorités.

Le discours du maître contemporain, main dans la main avec celui du capitalisme, pousse les *parlêtres* vers la réalisation de leur jouissance et logiquement plaide pour la reconnaissance des droits des minorités, en particulier sexuelles. Il y a un droit au désir, voire à la jouissance. C'est ainsi que dans les années quatre-vingt, aux États-Unis, se déroulent les *sex wars*, guerre entre les féministes traditionnalistes qui, en particulier, veulent interdire la prostitution, considérée comme un travail dégradant (il y a quelques mois, en France, elles ont soutenu le projet de loi pénalisant le client) et les militantes pro-sexe qui, comme Ovidie, connue comme « l'intello du porno », a milité pour « la masturbation, la découverte de l'éjaculation féminine et du point G, la défense des prostituées<sup>20</sup> ». L'état prend position : Roselyne Bachelot, alors ministre de la santé, a publié un décret en février 2010 qui retire « les troubles précoces de l'identité de genre » de la liste des maladies de longue durée, ce qui revient à ne plus considérer le transsexualisme comme une maladie mentale. Chaque minorité a ses droits, y compris d'ailleurs celle des *sexless*, qui revendiquent l'abstinence.

Pourtant, en français, le signifiant *genre* n'a encore que peu investi le discours courant, ce qui questionne : s'agit-il d'une résistance aux idées féministes au nom de la *Galanterie française* – titre d'un livre de Claude Habib<sup>21</sup>, ou bien cette résistance est-elle due à la culture psychanalytique qui imprègne notre société ? Reste que la question

---

<sup>19</sup> Cf. Mattelart A., Neveu E., « Introduction aux *Cultural Studies* », Paris, Éditions La Découverte, 2003.

<sup>20</sup> Lebovits-Quenehen A., « Je jouis, j'existe. Entretien avec Ovidie », *La Cause du désir*, n° 82, octobre 2012, p. 120.

<sup>21</sup> Habib C., *Galanterie française*, Paris, Gallimard, 2006.

du genre est d'actualité et que ce signifiant se fait petit à petit une place dans notre vocabulaire et surtout dans notre façon de penser les différences sexuelles. Il y a cependant une certaine frilosité à l'emploi de ce signifiant ; par exemple, Chris Blache, qui se dit « activiste du groupe féministe la Barbe » demande la suppression du 1 et du 2 dans le numéro de Sécurité sociale, mais elle développe son argumentation – le refus d'être défini selon des critères binaires et hiérarchiques – sans jamais utiliser le signifiant *genre*, bien que le lecteur apprenne « la création récente d'un chiffre 3 pour représenter les identités transitoires ». La frilosité vire à l'hostilité quand, l'an dernier, à la suite d'associations familiales catholiques, nombre de députés UMP a exigé le retrait de manuels scolaires de SVT des classes de première la mention que « l'identité sexuelle est une construction culturelle <sup>22</sup> », théorie qui ne leur apparaît pas scientifique et qui surtout menacerait les frontières dites « naturelles » entre les sexes <sup>23</sup>.

Il existe un malentendu de départ pour les locuteurs de langue latine, pour lesquels le signifiant genre n'a pas la même signification que l'anglais *gender* qui renvoie d'abord à la classe sexuelle – masculin, féminin ou neutre. Dans les langues latines, ce signifiant a de multiples significations : le genre peut certes signifier en grammaire le genre des mots (masculin, féminin, neutre), mais aussi la subdivision d'une famille botanique ou zoologique, une catégorie d'œuvres (genre dramatique), un type (genre de chapeau), une manière (genre de vie) etc.

La grande figure du genre aux États-Unis, auteure d'une bonne dizaine d'ouvrages sur le sujet est Judith Butler <sup>24</sup>, professeur à Berkeley ; je me référerai essentiellement à ses élaborations pour vous présenter cette théorie et ses avatars. Puis, dans une deuxième partie, j'envisagerai les questions que cette théorie peut nous poser et comment la situer par rapport à la *praxis* de la psychanalyse.

### **Les théorisations de Judith Butler**

Elles ne reposent pas sur une clinique mais sur l'étude critique de concepts philosophiques issus de la *French Theory* : c'est sous ce nom que les œuvres des philosophes français de l'après-structuralisme sont entrées dans les départements de littérature des universités américaines – Baudrillard, Deleuze, Derrida, Foucault, Guattari, Lacan, – où elles ont bouleversé le champ intellectuel. Les concepts de cette *théorie française* <sup>25</sup> ont connu un grand succès (en particulier la *déconstruction*, reformulée par Derrida à la suite d'Heidegger) ; ils ont été réinterprétés pour être mis au service des combats identitaires de la fin de siècle américaine, fournissant la base théorique des *Cultural Studies*.

---

<sup>22</sup> Rotman C., « Manuels scolaires : le mauvais procès des bon chic bon genre », *Libération*, 31 août 2011, publication en ligne ([www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)).

<sup>23</sup> Cf. Chemin A., « Mauvais genre », *Le Monde*, 30 septembre 2011, publication en ligne ([www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)).

<sup>24</sup> Professor in the Rhetoric and Comparative Literature departments at the University of California, Berkeley.

<sup>25</sup> Cusset F., *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie & les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, Éditions La découverte, 2003.

J. Butler jongle brillamment avec les idées dans un style plus souvent interrogatif qu'affirmatif (en particulier dans son travail de thèse de 1990, publié sous le titre *Trouble dans le genre*) ; elle pousse ses raisonnements jusqu'aux limites, guidée par une politique de *déconstruction* de tous les présupposés ou de ce qui se donne pour des évidences, à commencer par celle, universelle, de la dualité des sexes et du nombre limité des genres ! Il faut avant tout – dit-elle – repenser la norme : « Si vous avez trente ans et ne voulez pas d'enfant [...] vous devez affronter une norme qui régule votre sexe [...] cette femme ne peut pas vivre son genre sans sentiment d'échec, d'imperfection... Il faut une lutte collective pour repenser la norme <sup>26</sup> ». Le sexe est interrogé en tant que catégorie surdéterminée : sexe anatomique, chromosomique, hormonal. Qu'est-ce que le sexe sinon une construction culturelle produite à travers des « discours scientifiques qui servent des intérêts politiques et sociaux <sup>27</sup> » ? On reconnaît là l'influence de M. Foucault. Elle dénonce aussi l'existence de genres figés : « Le genre est une norme régulatrice [...] elle est la forme figée que prend la sexualisation de l'inégalité », ce qu'illustre, selon elle, la correction chirurgicale des enfant *intersexes*. Elle soutient que « le genre est une parodie » et dénonce « la production disciplinaire du genre » qui sert « les intérêts de l'hétérosexualité et les fins régulatrices de la sexualité reproductive <sup>28</sup> ».

C'est pourquoi elle est une militante qui soutient :

\*les sujets *transgenre*, c'est-à-dire qui s'identifient à un autre genre, qu'ils aient ou non subi des traitements : comme homme s'ils sont *female towards male* (FTM), comme femme si elles sont *male towards female* (MTF).

\*les transsexuels, appelés « dysphoriques de genre » dans le *DSM IV*, dont elle dénonce la criminalisation et la psychiatisation.

\*et les intersexuels, soit les personnes qui revendiquent un « genre trouble <sup>29</sup> », qu'il soit assigné ou choisi sans contrainte. Elle s'élève contre « les punitions sociales des transgressions de genre » : chirurgie, harcèlement, discrimination à l'emploi de ces « personnes au genre trouble <sup>30</sup> ».

Mais son combat est plus large : elle lutte contre la discrimination envers les femmes, notamment envers les femmes pauvres et les femmes de couleur. Elle écrit : « Si certains corps (par exemple les corps blancs, mâles et hétérosexuels) sont valorisés par cette norme, d'autres (par exemple les corps lesbiens ou noirs) sont produits comme abjects, rejetés dans un dehors invivable parce qu'ils ne se conforment pas aux normes <sup>31</sup> ». Elle combat aussi la violence verbale dirigée contre les minorités, par

---

<sup>26</sup> Butler J., *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 20.

<sup>27</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte, 2005, p. 69.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>29</sup> Butler J., *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 72.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Butler J., *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018, 4<sup>e</sup> de couverture.

exemple l'interdiction qui était faite aux homosexuels membres de l'armée américaine de se déclarer tels.

*Last but not least*, sa *déconstruction* va jusqu'à la critique de la communauté lesbienne qui, selon elle, emprunte ou copie la culture hétérosexuelle.

Elle examine les thèses de nombreux-ses auteurs-es, en particulier :

\*Simone De Beauvoir, à commencer par le fameux « On ne naît pas femme, on le devient » de 1949 ; elle note que pour S. De Beauvoir le sexe est immuable et le genre acquis.

\*Michel Foucault, pour qui la sexualité est construite par la culture selon les intérêts politiques de la classe dominante et qui avait mis en garde contre l'usage de la notion de sexe, cette « unité fictive » qui fonctionne « comme principe causal, sens omniprésent, secret à découvrir partout <sup>32</sup> ».

\*Monique Wittig (une des fondatrices du « Mouvement de libération des femmes » (MLF), puis des « Gouines rouges »), qui voulait renverser tout le discours sur le sexe, toute la grammaire qui institue le « genre », en particulier dans la langue française qui est fortement marquée par celui-ci <sup>33</sup>. En effet, pourquoi dit-on *le* soleil, et pourquoi Dieu est-il masculin ? En France une pétition intitulée « Que les hommes et les femmes soient belles ! » a récemment circulé. Jusqu'à présent, au nom de la règle « Le masculin l'emporte sur le féminin », l'adjectif qui qualifie plusieurs noms de genres différents s'accorde automatiquement au masculin : les garçons et les filles sont ainsi *prêts* pour l'école. Ces féministes proposent une règle de proximité ; lorsque les noms sont de genres différents, l'adjectif s'accorderait avec le mot le plus proche <sup>34</sup>.

J. Butler conclut à la nécessité de « repenser totalement les catégories de l'identité <sup>35</sup> ». Aucune identification ne doit être tenue pour définitive et stable – elle note l'impossibilité d'*être* d'un sexe ou d'un genre – « *l'être* du genre est *un effet* ». Elle soutient qu'« il y a discontinuité radicale entre le sexe du corps et les genres culturellement construits <sup>36</sup> ». Ainsi « homme et masculin pourraient tout aussi bien désigner un corps féminin qu'un corps masculin, et femme et féminin un corps masculin ou féminin <sup>37</sup> ». Elle ne fait ici aucune référence à la psychanalyse qui est pourtant le lieu où se dévoilent les identifications multiples, masculines et féminines.

Par ailleurs, elle soutient que l'identité de genre est une structure mélancolique qui repose sur « la perte du corps maternel comme objet d'amour <sup>38</sup> ». Elle parle de « la mélancolie hétérosexuelle culturellement instituée et maintenue comme le prix à payer pour avoir des identités de genre stables reliées par des désirs pour le sexe opposé <sup>39</sup> ».

---

<sup>32</sup> Foucault M., *Histoire de la sexualité*, t. I, « La volonté de savoir », Paris, Gallimard, 1976, p. 204.

<sup>33</sup> Cf. Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 226.

<sup>34</sup> Cf. Chemin A., « Genre, le désaccord », *Le Monde*, 14 janvier 2012, publication en ligne ([www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)).

<sup>35</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 75.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 165.

Cette « mélancolie de genre » fait suite aux travaux de L. Irigaray qui postulait que la structure de la féminité et de la mélancolie se recoupaient, à ceux de Julia Kristeva<sup>40</sup> et d'Anne Juranville<sup>41</sup> qui soutiennent la thèse d'une mélancolie primitive féminine.

Elle postule un tabou de l'homosexualité, et donc de sa répression, antérieur à celui de l'inceste. S'appuyant sur la thèse freudienne d'une bisexualité constitutionnelle, elle lui donne un rôle fondateur et décisif – pour peu que l'on cesse de « postuler une matrice hétérosexuelle du désir<sup>42</sup> » et elle peut alors soutenir que « le fait que le garçon choisit généralement l'hétérosexualité viendrait non de l'angoisse de castration par le père mais de l'angoisse de la castration – l'angoisse de la "féminisation" associée à l'homosexualité masculine dans les cultures hétérosexuelles<sup>43</sup> ». C'est, selon elle, ce tabou qui conduit au « refoulement d'une tendance libidinale originellement homosexuelle<sup>44</sup> » et produit le désir hétérosexuel comme effet secondaire.

Elle prône donc « l'idée d'une sexualité libérée de la matrice hétérosexuelle, d'une sexualité au-delà du sexe », sans pourtant méconnaître que « les rapports de pouvoir continuent à construire la sexualité des femmes<sup>45</sup> ». Même si la question du désir d'enfant paraît remarquablement absente de ses élaborations, elle prône bien entendu « l'extension de notre conception de la parenté au-delà du cadre hétérosexuel<sup>46</sup> », mais elle se dit partagée entre le désir de reconnaissance par l'État et le refus d'un « contrôle normatif de la parenté » par ce même État : « qui peut désirer l'État ? et qui l'État peut-il désirer<sup>47</sup> » ? Si « l'État est le moyen par lequel un fantasme devient littéral, le désir et la sexualité ratifiés, justifiés », alors la sexualité est-elle pour autant « libérée de sa culpabilité, de sa déviance<sup>48</sup> » ?

Son orientation, sinon son idéal, est d'opérer une « remise en jeu [...] de faire circuler autrement » les possibilités de faire du genre, de faire « proliférer de manière subversive<sup>49</sup> » les catégories constitutives du genre. Elle développe la théorie queer qui sépare la sexualité du genre ; le genre qui nous est assigné ne présuppose pas une pratique sexuelle particulière et le terme queer<sup>50</sup> est destiné à marquer une distance par rapport à l'expression politiquement correcte « lesbienne et gay ». Elle utilise le postulat foucauldien de *performativité* – selon lequel le pouvoir travaille au travers du discours. Un discours est dit performatif s'il a la capacité de produire ce qu'il nomme<sup>51</sup> (elle prend l'exemple d'Antigone). Ainsi propose-t-elle que le *corps genré* est performatif : « il n'a pas de statut ontologique, indépendamment des différents actes

---

<sup>40</sup> Kristeva J., *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Folio, 1989.

<sup>41</sup> Juranville A., *La femme et la mélancolie*, Paris, PUF, 1993.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>44</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 158.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>46</sup> Butler J., *Défaire le genre*, op. cit., p. 40.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 126 et 132.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>49</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 111.

<sup>50</sup> Cf. Lauretis (De) T., *Théorie queer et cultures populaires*, Paris, La Dispute, 2007.

<sup>51</sup> Cf. Butler J., *Humain, inhumain*, op. cit., p. 17.



qui constituent sa réalité<sup>52</sup> ». Le paradigme de la performativité est le *drag* et plus particulièrement la performance *drag* où J. Butler voit un « désir de reconstruction théâtrale radicale du corps » qui joue sur la distinction entre l'anatomie de l'acteur ou actrice et le genre. Elle soutient ainsi que « l'identité est à comprendre comme une pratique<sup>53</sup> » performative qui rend les identités *fluides* (elle utilise un signifiant proche de la *liquidité* chère à Zigmunt Bauman<sup>54</sup>), permettant de « faire proliférer les configurations du genre en dehors des cadres restrictifs de la domination masculine et de l'hétérosexualité obligatoire », autrement dit de « faire émerger des unités provisoires dans le cadre d'actions concrètes<sup>55</sup> ». Le genre devient ainsi « une activité incessante performée [...] une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte<sup>56</sup> » et on peut « rendre les genres vraiment et absolument incroyables<sup>57</sup> ». Elle ajoute que « perdre le sens de ce qui est "normal" peut devenir l'occasion rêvée de rire. On éclate de rire en réalisant que l'original était de tout temps une imitation<sup>58</sup> ».

### **Les thèses butlériennes du genre *versus* la psychanalyse**

J. Butler ne méconnaît pas la psychanalyse, en particulier lacanienne. Elle utilise le savoir psychanalytique pour sa propre théorie. Elle prend chez Freud et Lacan les concepts qui lui conviennent et elle en fait un usage personnel, tout en laissant de côté les plus encombrants – la pulsion de mort, la jouissance, l'objet *a* – alors même qu'elle dit avoir spécialement travaillé le Séminaire XX<sup>59</sup>. Elle est animée du souci que les concepts soient en mouvement permanent (*constant motion*) ; c'est ainsi que, pour elle, l'ordre symbolique est « beaucoup trop statique<sup>60</sup> ».

### **Sa critique de la psychanalyse**

Les thèses des tenants du genre sont beaucoup plus proches des propositions de Lacan qu'elles ne le croient, mais J. Butler reste hypnotisée par le phallocentrisme patriarcal de Freud, celui des postfreudiens et des analystes de l'IPA qu'elle a fréquentés (elle a de l'analyse, avec un membre de l'IPA, une expérience qu'elle dit « interminable »). Elle dénonce donc la psychanalyse en tant qu'elle serait centrée sur le repère du phallus, déterminant une répartition des sexes qui ferait de la relation hétérosexuelle la norme idéale ; elle écrit : « le sexe est une norme [...] un présupposé

---

<sup>52</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 259.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>54</sup> Bauman Z., *L'amour liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2010. *La vie liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>56</sup> Butler J., *Défaire le genre*, op. cit., p. 28.

<sup>57</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 266.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>59</sup> Cf. Blanchet N., Blanchet R., « Interview with Judith Butler : feminism, melancholia of gender, and psychoanalysis », *Hurly Burly*, n° 3, avril 2010, p. 111-123.

<sup>60</sup> Butler J., *Humain, inhumain*, op. cit., p. 28.

de la psychanalyse lacanienne <sup>61</sup> », laquelle postulerait aussi la nécessaire « hétérosexualité de la parenté <sup>62</sup> ». C'est en effet sur ces bases que Freud a élaboré le complexe d'Œdipe, à partir duquel ont été pensées les identités sexuelles. Mais on sait que Freud butera à la fin de son œuvre sur « l'énigme de la femme <sup>63</sup> » et « le continent noir <sup>64</sup> » que représente sa vie sexuelle. Donc, à la suite de Freud qui écrivait que la libido « est de façon constante et régulière d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, homme ou femme <sup>65</sup> », elle dénonce « la libido-en-tant-qu'elle-est-masculine, source présumée de toute sexualité <sup>66</sup> ». Si elle comprend bien « qu'avoir et être le phallus sont des positions vouées à *des échecs comiques* », elle constate que « l'on n'en est pas moins forcé-e à "prendre" ces positions impossibles <sup>67</sup> ». Pour J. Butler, la construction de « la loi paternelle comme autorité incontournable devant laquelle le sujet sexué est voué à l'échec permanent [...] est symptomatique d'une morale des esclaves <sup>68</sup> ». Elle n'entend pas la Loi comme une fonction, mais comme l'exercice d'un pouvoir masculin. C'est donc le père en tant que signifiant qui est visé ainsi que la métaphore paternelle qui introduit une limite et régule la jouissance. Aussi, considère-t-elle qu'« à l'opposé de la loi du Symbolique fondatrice qui fixe l'identité à l'avance, nous pourrions reconsidérer l'histoire des identifications successives sans présupposer de loi (paternelle) fixe ou fondatrice <sup>69</sup> ». C'est sur ce refus du registre symbolique qu'elle greffe sa théorie de l'homosexualité féminine ; son rejet de la psychanalyse lacanienne se boucle quand elle soutient que chez Lacan « c'est la répudiation du rapport primaire au corps maternel [comme objet d'amour] qui rend possible le Symbolique <sup>70</sup> ». À partir de cette thèse de la perte de l'objet maternel, elle soutient la possibilité d'une psychanalyse, mais – selon la formulation d'Éric Laurent – « elle espère et prie pour une psychanalyse qui viserait un idéal précœdipien, le pervers polymorphe en termes freudiens <sup>71</sup> ».

### **Ce qui nous rapproche de Judith Butler**

En refusant le sexe et le genre en tant qu'ils constituent des catégories normatives, elle dénonce, comme nous, l'emprise de la norme, du *pour tous* – qui conduit à la dictature des évaluations et à des comportements standardisés. La psychanalyse y répond par une politique du « un par un » et du symptôme, par une orientation des cures sur la jouissance et sur le réel qui imprime à chacun sa marque

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>62</sup> Butler J., *Défaire le genre*, op. cit., pp. 140 et 150.

<sup>63</sup> Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 176.

<sup>64</sup> Freud S., *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985, p. 75.

<sup>65</sup> Freud S., « Les transformations de la puberté », *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 129.

<sup>66</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 141.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>69</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 160.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>71</sup> Laurent É., « Interview : Butler and Gender », *Hurly-Burly*, n° 1, mai 2019, p. 149-154.

singulière. Sa critique radicale des identifications, la déconstruction dont elle fait sa politique, pourrait être rapprochée de la chute des identifications dans le cours d'une analyse (Lacan a pu parler de la traversée du plan des identifications comme marqueur de la fin d'une analyse dans le Séminaire XI), mais sa thèse va plutôt dans le sens d'un « processus d'identification généralisée, d'un toujours possible <sup>72</sup> » et d'une nomination fondée sur une pratique sexuelle <sup>73</sup>.

La clinique analytique démontre que les identifications sont en fait insuffisantes à établir la sexuation d'un sujet <sup>74</sup> ; dans le champ de la névrose, nous entendons des témoignages du choix très précoce d'une position de jouissance, qui n'apparaît pas nécessairement comme une identification et peut même aller à l'encontre d'identifications ultérieures. C'est sur ce point d'une jouissance traumatique première, due à la rencontre d'un signifiant et du corps – que Lacan a mis l'accent dans son dernier enseignement, repris par Jacques-Alain Miller dans son cours sur « L'Un-tout-seul <sup>75</sup> ». La logique de la sexuation que Lacan expose, en particulier dans son Séminaire XX, *Encore*, ne répond pas à une logique des identifications : chaque sujet, qu'il soit anatomiquement femme ou homme, peut choisir de s'inscrire du côté masculin ou du côté féminin du tableau, donc sans affecter le genre. Un homme peut s'inscrire du côté femme et un mystique comme Saint Jean de la Croix en donne témoignage lorsque, s'identifiant à l'âme, il écrit : « à lui [Dieu] toute entière/moi je me suis donnée/là j'ai promis d'être son épouse <sup>76</sup> ». Le choix se fait sur la modalité de jouissance – et non pas sur des idéaux ou des identifications comme dans ce que Lacan a nommé « l'idéologie œdipienne <sup>77</sup> » où le père œdipien est le garant de l'identité hétérosexuelle.

Surtout cette logique de la sexuation fait une place particulière à la jouissance féminine, qui n'est ni complémentaire de la jouissance masculine, ni son symétrique. En rupture complète avec la théorie freudienne, mais à partir de la question de Freud « Que veut une femme ? » qui a constitué son point de butée, Lacan isole une jouissance féminine qui échappe à la logique phallique, alors que jusque-là, « on avait toujours pensé le régime de la jouissance à partir du côté mâle <sup>78</sup> ». Qui plus est, Lacan, dans son dernier enseignement, généralisera cette jouissance non œdipienne, la « jouissance réduite à l'événement de corps », « jusqu'à en faire le régime de la jouissance comme tel », ainsi que l'a commenté J.-A. Miller dans son cours. Voilà qui devrait intéresser J. Butler...

Si, côté homme, on peut parler de tous les hommes, à condition qu'il y en ait un qui échappe à la castration – soit le Père mythique, le père freudien de la horde,

---

<sup>72</sup> Laurent É., intervention dans le cours de J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1<sup>er</sup> juin 2005, inédit.

<sup>73</sup> Cf. Laurent É., « Interview : Butler and Gender », *op. cit.*

<sup>74</sup> Cf. Morel G., « Identifications et sexuation », *La lettre Mensuelle*, n° 156, janvier 1997, p. 27.

<sup>75</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit.

<sup>76</sup> St Jean De La Croix, *Nuit obscure*, Paris, Gallimard, 1997, p. 87.

<sup>77</sup> Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259.

<sup>78</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », *op. cit.*, cours du 2 mars 2011.

toujours déjà mort –, côté femme, la logique n'est pas celle du *pour tous*, mais celle du *une par une*. Lacan a cette formule célèbre : « La Femme n'existe pas [ce qui s'écrit  $L\alpha$ ]. Il y a des femmes, mais La femme, c'est un rêve de l'homme <sup>79</sup> ». Cette formulation déconstruit l'identité sexuelle. « Elles ne prêtent pas à la généralisation phallogocentrique » disait encore Lacan dans cette même conférence, proposition qui s'oppose aux clichés qui énoncent que les femmes sont comme ci, sont comme ça, ou qu'en 2013 La femme s'habillera de telle façon.... Il n'y a pas d'universel ou d'éternel féminin – mais une femme, une par une et une « jouissance féminine » supplémentaire à la jouissance phallique.

Précisons : une part de la jouissance d'une femme est orientée par le phallus et à ce titre « obéit au régime de la castration », mais « il y en a une autre qui est comme hors signifiant <sup>80</sup> » et indicible. À la place de l'énigme féminine et du « continent noir » dont parlait Freud, nous avons avec Lacan un signifiant qui manque. Une femme n'est *pas-toute* assujettie à la jouissance phallique, ce que J.-A. Miller a pu traduire par : « le pas-tout féminin de Lacan c'est qu'aucune femme ne se satisfait d'un homme <sup>81</sup> ». Voilà des formulations qui devraient agréer à J. Butler, d'autant qu'elle parle de « l'instabilité fondamentale de la catégorie femme <sup>82</sup> » et se demande si le nom même de « femme » peut décrire toute la gamme des expériences féminines, si « l'acte féminin par excellence » n'est pas de « défier la notion de féminité <sup>83</sup> », ce qui serait sa façon de dire que « La femme n'existe pas <sup>84</sup> ». Elle évoque même un « excès », « indissociable de tout effort de poser une identité (« féministe ») une fois pour toutes », et parle aussi de *supplément* <sup>85</sup> (en italique et en français dans le texte) mais elle oublie curieusement d'en rapporter la paternité à Lacan.

Ce qui différencie la théorie du genre de J. Butler de la psychanalyse, c'est d'abord que cette auteure n'est pas et ne prétend pas être une clinicienne. Alors que, pour nous, la pratique clinique est ce qui nous permet de nous orienter sur le réel et donc, en principe, nous prévient de dire n'importe quoi. Ses élaborations ne sont pas orientées par « une demande qui part de la voix du souffrant <sup>86</sup> », mais par une quête de reconnaissance d'un statut pour les minorités, ce dont elle a fait un combat politique. Au-delà des discriminations qu'elle dénonce, c'est la différence sexuelle qui est déniée – « ce qui découle de ladite différence sexuelle originaire est-il si important que cela <sup>87</sup> » ? Il n'y aurait pas d'Autre sexe auquel chaque *parlêtre* a à se confronter, c'est à dire à l'irreprésentable du sexe féminin. La dimension du manque lui est insupportable, ce qui me paraît être dans la logique du rêve postfreudien d'abolir le *manque-à-être*, la maternité étant en particulier idéalisée comme le destin normal de la

<sup>79</sup> Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

<sup>80</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », *op. cit.*, cours du 2 mars 2011.

<sup>81</sup> Au congrès de l'Association Mondiale de psychanalyse (AMP) en 2010.

<sup>82</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 267.

<sup>83</sup> Butler J., *Défaire le genre*, *op. cit.*, p. 204.

<sup>84</sup> Cf. Laurent É., « Interview : Butler and gender », *op. cit.*, trad. Rollier F.

<sup>85</sup> Butler J., *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 269.

<sup>86</sup> Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509-545.

<sup>87</sup> Butler J., *Défaire le genre*, *op. cit.*, pp. 23 et 64.

féminité<sup>88</sup>. L'idéal de liberté qu'elle soutient est, me semble-t-il, conforme à l'*ego psychology* qui vise une adaptation pragmatique et optimiste, pariant sur la capacité créative du Moi.

Par rapport aux postfreudiens, Lacan a opéré des coupures successives : le phallus n'est pas l'organe, il est d'abord un signifiant auquel chacun des sexes est soumis ; le phallus imaginaire est un semblant unique pour les deux sexes, qui permet de donner du sens à la jouissance : « Le phallus c'est ce par quoi le langage signifie<sup>89</sup> ». Cependant, il « tente d'indiquer l'identité sexuelle mais y échoue : il y a une impossibilité de l'identification de la jouissance sous un symbole ou un signifiant unique<sup>90</sup> ». Puis, dans le Séminaire *Encore*, le phallus est une jouissance et même, dit J.-A. Miller, « le modèle de la jouissance, en tant qu'il incarne le non-rapport à l'Autre. Entre l'homme et la femme, il y a un mur : la jouissance phallique<sup>91</sup> ».

Le père n'est pas le *pater familias*, c'est une fonction symbolique, un instrument qui nomme. Lacan a pluralisé les Noms-du-Père qui, sous différentes formes, peuvent faire tenir le nouage de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique. Cette fonction – père fixe une limite et détermine un impossible ; or « l'impossible », écrit É. Laurent – « c'est qu'il n'y a pas de jouissance ultime qui pourrait définitivement nous débarrasser de notre angoisse<sup>92</sup> ». Mais précisément, à l'extrême de la théorie du « trouble dans le genre », l'impossible disparaît, ce qui est dans la logique du discours du capitalisme : tout est possible, ou plutôt le seul rapport possible est le rapport à l'objet de jouissance, ce qui peut poser la question d'un pousse-à la perversion.

J.-A. Miller parle, à propos des thèses de J. Butler, d'« un discours qui ne connaît que le semblant ». Mais il admet que « la performativité des corps envisagée par la communauté butlérienne devrait être ajoutée comme une des variétés des possibles relations au corps<sup>93</sup> ».

### En guise de conclusion

Pour Lacan « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres<sup>94</sup> », assertion congruente avec sa formule bien connue « L'analyste ne s'autorise que de lui-même<sup>95</sup> » énoncée en 1967, et qu'il complète en 1974 d'un « et de quelques autres », liant ainsi les deux formules.

Quel que soit le sexe anatomique qui lui est attribué, l'être sexué a donc le choix, le choix de s'inscrire d'un côté ou de l'autre du tableau de la sexuation, côté femme ou

---

<sup>88</sup> Cf. Brousse M.-H., « Femme ou Mère ? », *La Cause Freudienne*, n° 24, janvier 1993.

<sup>89</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 69.

<sup>90</sup> Laurent É., « Les deux sexes et l'Autre Jouissance », *La Cause freudienne*, n° 24, janvier 1993, p. 4.

<sup>91</sup> Miller J.-A., « La pulsion est parole », *Quarto*, n° 60, juillet 1996, p. 10.

<sup>92</sup> Laurent É., « Interview : Butler and gender », *op. cit.*, p. 152. (trad. F. Rollier.).

<sup>93</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », *op. cit.*, cours du 1<sup>er</sup> juin 2005, inédit.

<sup>94</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

<sup>95</sup> Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*, p. 243.

côté homme, à un détail près, qui est décisif, c'est que pour *faire l'homme* il faut que la castration soit inscrite.

Ce choix n'est pas celui d'un sujet coupé du monde, mais celui d'un sujet pris dans le lien social, d'où le « et de quelques autres <sup>96</sup> ». De plus, ce choix a une conséquence paradoxale : loin d'être un choix définitif, fait une fois pour toutes, le fait qu'il « ne s'autorise que de lui-même » contraint l'être sexué à devoir choisir à chaque fois ; *l'acte* sexuel, comme on dit, est bien un acte, au sens fort du mot, puisqu'il implique un choix renouvelé, ou une vérification.

C'est pourquoi Lacan peut lancer que « bander [...] ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre en tout cas. [...] Bander pour une femme ça veut dire lui donner la fonction de x, la prendre comme phallus <sup>97</sup> ». Le désir s'adresse à un objet qui manque, ce qui relève du choix du sujet.

---

<sup>96</sup> Leguil F., « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 56.

<sup>97</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *op. cit.*, p. 69.

## La profusion des genres : symptôme de notre hypermodernité ?\*

Audrey PRÉVOT

Savez-vous que *Facebook* ne propose pas moins de cinquante-deux options en matière d'identités de genre à ses utilisateurs ? Chacun est ainsi invité à renseigner précisément le genre auquel il s'identifie et à le rendre public et visible sur la toile. Il y a par exemple les *agender*, pour les personnes qui estiment ne pas avoir de genre, les *bigender*, pour ceux qui revendiquent deux identités de genre ou plus, les *genderfluid*, pour ceux qui estiment avoir une identité de genre fluide ou plurielle et qui transgresse la frontière entre masculin et féminin, les *genderqueer*, pour les personnes qui présentent une identité de genre se situant en dehors du binaire homme/femme, etc. La liste des différentes identités de genre, déjà longue, reste ouverte. En logique, elle se complète à l'infini, si on admet que chaque utilisateur peut tout à fait proposer sa propre appellation pour qualifier son identité de genre, distincte de toutes les autres.

Cette profusion, cette prolifération des identités de genre, que met-elle en évidence ? Pourquoi la différence homme/femme pour qualifier l'identité de genre est-elle refusée ? La subjectivité de notre époque n'est-elle pas propice à ces nouveaux usages en termes de genre, autrement dit la pluralité des genres n'est-elle pas finalement un des symptômes de notre hypermodernité ? Voilà autant de questions que nous souhaitons mettre au travail dans notre recherche.

### Disjonction entre le sexe et le genre

Comme le rappelle Virginie Leblanc dans son article « Homme, femme, question de genre <sup>98</sup> », le concept de genre a été créé dans les années soixante par le psychiatre américain Robert Stoller. Selon lui, le genre désigne le sexe psychologique qui n'est pas équivalent au sexe biologique. Son ouvrage intitulé *Sex and Gender* déploie sa théorie. Ce sont les personnes transsexuelles qui le mirent sur la voie de la déconnexion entre le sexe « naturel » et le genre. En effet, dans leurs cas, leur sexe anatomique et le sexe auquel ils s'identifient ne coïncident pas. Le transsexuel ne reconnaît pas ses attributs physiques et ses déterminations physiologiques comme les marqueurs de son identité sexuée. Il les rejette, les qualifie d'erreurs, etc. Le genre désignerait ainsi le sexe « authentique » de la personne transsexuelle.

D'autres théoriciens ont pris la suite de Stoller. Les sexologues John Money et Anke Ehrhardt, dans les années soixante-dix, ont rendu populaire cette distinction

---

\* Texte présenté lors du Séminaire interne de l'ACF en ECA, Nice, juillet 2020.

<sup>98</sup> Leblanc V., « Homme, femme, question de genre ? », *UFORCA*, 3 février 2020, disponible sur internet et paru dans *Scripta Documents*, juin 2019.

entre sexe et genre. D'après Money et Ehrhardt, comme l'indique Graciela Brodsky dans son article « Le choix du sexe <sup>99</sup> », le sexe est défini selon les attributs physiques et les déterminations anatomiques et physiologiques. Le genre correspond à la transformation psychologique du « self » (la certitude qu'on est soit homme ou femme) et aux expressions des comportements comme traduisant cette certitude.

Dans la vague féministe de cette époque sont nées les *gender studies* représentées par différents auteurs dont la célèbre Judith Butler. Pour ces théoriciens, le genre est le produit de l'assignation des normes sociétales dont il faut à tout prix s'affranchir. La première de ces normes est la dichotomie homme/femme contre laquelle il faut lutter. Comme en rend compte Clotilde Leguil dans son ouvrage *L'être et le genre* <sup>100</sup>, les études du genre prônent la destruction pure et simple des catégories homme et femme. Il s'agit de se défaire des identités de genre normées et de refuser la binarité homme/femme. Cela n'est pas sans évoquer la profusion des nouveaux genres observée dans nos sociétés modernes qui recouvrent la dichotomie masculin/féminin. Avant de nous concentrer sur ce point, voyons en quels termes se pose la disjonction sexe/genre pour la psychanalyse.

### **Disjonction entre sexe et être sexué**

En psychanalyse, le genre n'est pas un concept. Le terme d'être sexué est plus volontiers utilisé quand il est question de la subjectivation par le sujet de son sexe. La thèse selon laquelle il n'y a pas nécessaire correspondance entre sexe anatomique et le sexe auquel le sujet s'identifie y est également largement admise. La seule prise en compte des caractéristiques biologiques est en effet insuffisante pour adopter et se ranger sous un sexe donné. Le transsexualisme, de manière paradigmatique, met en évidence qu'il y a une disjonction entre sexe biologique et être sexué. « L'anatomie n'est pas ce qui assigne un sujet à son être sexué <sup>101</sup> », comme le rappelle Dominique Laurent dans son article « Ce qu'on appelle le sexe... », le sujet a le choix qui prime sur l'anatomie.

Dans la tradition psychanalytique, c'est le processus de sexuation qui permet au sujet de se définir en tant qu'être sexué, sur la base ou non de ses déterminations morphologiques. Dans cette opération, c'est le signifiant phallique qui est spécialement convoqué. Dans l'inconscient, un seul signifiant représente le sexe : le Phallus. Les hommes en sont porteurs et les femmes en sont privées. La fonction phallique qui est une fonction de castration invite tout être divisé par le langage à se situer par rapport au Phallus, côté homme ou côté femme.

C'est dans son Séminaire *Encore* que Lacan formalise le tableau de la sexuation où sont indiquées les différentes façons pour un sujet d'orienter sa jouissance et son

---

99 Brodsky G., « Le choix du sexe », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 36-39.

100 Leguil C., *L'être et le genre*, Paris, PUF, 2015.

101 Laurent D., « Ce qu'on appelle le sexe... », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 42.



désir. Côté gauche du tableau de la sexuation, tous sont soumis à la fonction phallique qui oriente leur jouissance. Une exception qui échappe à la castration, représentée par le père mythique de *Totem et Tabou* de Freud, vient fermer l'ensemble. Côté droit du tableau, il n'y a pas un ensemble fermé, il n'existe pas d'exception échappant à la castration. Les femmes ne sont pas toutes soumises à la fonction phallique et accèdent ainsi à une jouissance supplémentaire non limitée par le Phallus.

L'assomption de l'identité sexuée est conditionnée par le phallus symbolique et le rapport que chacun entretient avec la fonction de castration, toute ou *pas-toute* ! Cela permet de comprendre en quoi il n'y a pas correspondance entre les caractéristiques morphologiques d'un sujet et l'être sexué auquel il est identifié. Ajoutons que le tableau de la sexuation ne doit pas être conçu dans une logique d'exclusion. Cela serait en effet réducteur de croire que la barre centrale sépare d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Le fait que Lacan, à la fin de son enseignement, identifie la jouissance féminine, située côté droit du tableau, à la jouissance comme telle, concernant tout *parlêtre* nous le signale en effet. Éric Laurent nous donne à son tour des indications précieuses qui vont dans ce sens : « Il y a deux espèces de jouissance qui viennent au sujet [...] L'homme et la femme sont du même côté, séparés de l'Autre jouissance. Ils n'ont en commun qu'une seule espèce de jouissance : la jouissance phallique. Quant à l'Autre, ils y ont un accès différent, qui les répartit sans recours en deux espèces <sup>102</sup> ».

L'être sexué n'est pas figé d'un côté ou de l'autre du tableau mais peut osciller d'un monde à l'autre, au gré des identifications multiples dont il est l'effet mais aussi des deux « espèces de jouissance » qui l'animent. L'être est ainsi fait d'une étoffe de différentes couleurs, à la fois féminine et masculine. Freud le premier ne l'ignorait pas. Voici ce que nous rappelle à nouveau V. Leblanc : « Pour Freud, le procès qui conduit un sujet à se ranger du côté homme ou du côté femme est très complexe et l'issue n'est jamais univoque. Dans une note ajoutée en 1915 à ses *Trois essais*, il précise que "pour l'être humain, on ne trouve de pure masculinité ou féminité ni au sens psychologique, ni au sens biologique. Chaque individu présente bien plutôt un mélange de ses propres caractères sexuels biologiques et de traits biologiques de l'autre sexe <sup>103</sup> <sup>104</sup> ». La prolifération des genres ne rendrait-elle pas compte du caractère volatile, insaisissable de l'être sexué, d'autant plus que l'Autre n'assigne plus clairement à chacun la place qu'il doit prendre en tant qu'homme ou femme ?

Quand la fonction phallique est inopérante, quand le phallus est rejeté ou forclos, la sexualisation du corps en passe par d'autres modalités où le binarisme homme/femme, pour cette raison même, ne constitue pas une boussole. Lacan, dans son tout dernier enseignement, au travers son concept de *sinthome* ouvre de nouvelles perspectives pour concevoir le rapport de chacun au langage et à la jouissance, débarrassé du seul primat du phallus et du Nom-du-Père. Le rejet de la dichotomie féminin/masculin, tel qu'il est mis en avant par certains transgenres ne masque-t-il pas

---

102 Laurent É., « Les deux sexes et l'Autre jouissance », *La Cause freudienne*, n° 24, juin 1993, p 3.

103 Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 162.

104 Leblanc V., « Homme, femme, question de genre ? », *op.cit.*

finalement ici une indétermination sur le choix du sexe liée à la forclusion du Nom-du-Père ?

Se faire un corps sexué, pour chacun, ne va pas de soi. Les solutions toujours singulières se distinguent les unes des autres et ne sont jamais univoques. La nouvelle offre en termes de genre, qui s'impose dans notre hypermodernité, notamment sur les réseaux sociaux, propose des identités sexuées *prêt-à-porter* qui intègrent le caractère volatile ou indéfinissable de l'être sexué (exemple des *genderfluid*) ou tout aussi bien rend possible des auto-nominations pour lester la jouissance et se représenter au champ de l'Autre, au-delà des sentiers battus par notre bon vieux phallus !

### **L'identité sexuée aujourd'hui ?**

Notre époque est marquée par ce que Jacques-Alain Miller nomme une mutation majeure de l'ordre symbolique. Celui-ci est « très largement conçu comme une articulation de semblants. Les catégories traditionnelles organisant l'existence passent au rang de simples constructions sociales, vouées à la déconstruction. Ce n'est pas que les semblants vacillent mais ils sont reconnus comme des semblants <sup>105</sup> ». C'est sur cette base qu'ont pu sans doute proliférer les *gender studies* qui réduisent homme et femme à leur pur statut de signifiant, dont il est possible de s'affranchir. Cela a ouvert la voie à la multiplicité et aux variations des genres que les techniques modernes et les avancées de la science accompagnent allègrement. Pensons ici aux traitements médicaux, allant de la simple prise d'hormones aux interventions chirurgicales irréversibles mais aussi aux florilèges de conseils et d'astuces délivrés sur *Internet* pour maquiller, dissimuler, transformer son apparence et ainsi passer d'un genre à l'autre.

La protestation contre la dichotomie Homme/Femme et la profusion des identités de genre qu'elle produit a pris de l'ampleur dans notre monde gouverné par les statistiques, l'uniformisation et la globalisation, un « monde fondé sur les nombres et non plus sur les mots <sup>106</sup> », comme l'indique C. Leguil. L'Autre de la tradition qui assignait rôle et fonction à chacun des deux sexes a démissionné et laissé la place à un Autre silencieux, gouverné par les chiffres et les algorithmes pour un traitement anonyme et asexué des populations. Parallèlement à l'effacement de la différence homme/femme, une réduction des individus à des catégories statistiques s'impose de plus en plus dans notre nouvelle ère de la mondialisation. En découle une revendication identitaire que C. Leguil épingle comme « l'expression du refoulé produit par l'uniformisation du monde <sup>107</sup> ». En ce sens, ne pouvons-nous pas considérer l'identité de genre comme la marque de cette revendication ultime du parlêtre et sa tentative de se protéger du traitement anonyme de l'Autre en inventant sa propre catégorie pour se nommer ? Caractérisé comme le défi ou le refus à toute

---

105 Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 112.

106 Leguil C., « Je » *Une traversée des identités*, Paris, PUF, 2018, p. 80.

107 *Ibid.*, p. 19.

assignation de l'Autre de l'uniformisation, et plus radicalement de l'Autre qui décerne le sexe, le phénomène « transgenre » serait donc effectivement un des symptômes du réel au XXI<sup>e</sup> siècle.

Notre monde contemporain *réalise* que « l'ordre symbolique est du registre de la fiction <sup>108</sup> ». Ainsi, notre civilisation s'est affranchie du seul règne du phallus pour se faire un corps sexué et accueille une large variété d'identités de genre qui pour bon nombre parient davantage sur la jouissance du corps et sur l'existence que sur l'être et ses identifications pour se forger une identité. Quand l'appui n'est pas pris sur l'Autre, c'est sur la jouissance du corps qu'une orientation est trouvée. Nathalie Jaudel, dans son article « Puissance de l'éprouvé. L'"infodémie" au temps du coronavirus », rappelant un article de É. Laurent, nous le confirme en mentionnant ceci : « à l'époque de l'Autre qui n'existe pas [...] [le] sujet lui-même [est] la seule source fiable de vérité, non pas à partir de sa réflexion, mais à partir de son sentiment viscéral – de son *éprouvé* <sup>109</sup> – soit de sa jouissance. Croire que le « ressenti » est source de vérité, c'est en effet prendre comme boussole non pas le corps imaginaire, mais le corps réel – et les affects qu'il éprouve <sup>110</sup> ». L'éprouvé dans le corps œuvre comme garantie et détrône sans ambages l'assignation par l'Autre et la forme du corps. Une de mes patientes qui présente ce qu'on nomme communément un « trouble de l'identité » le formule ainsi : « Quand, à la puberté, j'ai vu des seins dans le miroir, j'ai eu l'idée qu'ils ne m'appartenaient pas ». Les transformations physiques marquant la féminité ne sont pas intégrées, la forme du corps dans le miroir n'est pas considérée par l'adolescente comme l'indice de son sexe. Les caractères morphologiques sont rejetés. Indéterminée quant à son orientation sexuelle (homo ou hétéro), la patiente cherche des réponses sur *Internet*. « Je me suis aventurée sur des sites et j'ai trouvé des sites sur les transgenres. » Les informations qu'elle y a trouvées ont résolu l'énigme concernant son être sexué : l'évidence s'est imposée à elle, elle s'est dit que depuis toujours elle était un garçon. Pressentant la difficulté que cette découverte aurait sur ses proches, elle a tout d'abord hésité à en faire part à son entourage. Puis, elle s'est confiée à son groupe d'amis qui a accepté de la *genrer* au masculin. Toujours hésitante, elle est revenue en arrière et leur a demandé de l'appeler comme avant. « Ça m'a fait mal qu'ils me *genrent* au féminin, ça m'a rendu triste. Alors j'ai été sûr de mon identité de garçon. J'aime qu'on me genre au masculin, ça me fait plaisir. » C'est sur l'effet produit dans son corps, « ça fait mal » versus « ça me fait plaisir » que la patiente prend appui pour définir son genre. Autrement dit, rejetant l'assignation de l'Autre, elle se fie à ce qu'elle éprouve pour se faire une identité sexuée qui n'est pas en accord avec son sexe biologique qu'elle n'a finalement jamais subjectivé. Elle précise en effet que depuis l'enfance, elle s'est toujours tournée vers des activités plutôt masculines et que dès l'instant où elle a pu

---

108 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 18 mars 2009, inédit.

109 Cf. Laurent É., « François Wahl sans "storytelling" », *Lacan Quotidien*, n° 425, 24 septembre 2014, publication en ligne, ([www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)).

110 Jaudel N., « Puissance de l'éprouvé. L'"infodémie" au temps du coronavirus », *L'Hebdo-Blog*, n° 200, 19 avril 2020, publication en ligne ([www.hebdo-blog.fr](http://www.hebdo-blog.fr)).

choisir ses vêtements, elle s'est habillée comme un garçon. Le nouveau prénom qu'elle s'est choisi conserve le même nombre de lettres que celui qu'elle portait auparavant. Les trois lettres de son prénom masculin sont la trace de celle qu'elle était auparavant. Le cas de cette adolescente mériterait de plus amples développements. Il a néanmoins l'intérêt de mettre en évidence cet appui pris sur la jouissance, sur l'éprouvé plutôt que sur l'Autre et la forme du corps.

La symbolisation de la jouissance du vivant n'est plus du seul apanage du phallus. Les identités de genre qui foisonnent et s'imposent de nos jours sont l'indice d'autres solutions qui séduisent de plus en plus les jeunes générations. Mais attention aux pièges tendus par ces nouvelles identités ! Symboles de libertés et d'émancipation, elles assignent paradoxalement celles et ceux qui s'y rangent à des communautés de jouissance qui forcent parfois à des pratiques sexuelles annihilantes. Savoir-y-faire avec sa jouissance singulière, en en passant par les mots et le corps, voilà ce qui peut détourner d'un rapport figé à l'être sexué, ou d'une aliénation asservissante à un genre donné, qu'il soit fluide ou pas ! La psychanalyse fait cette offre, et non *Facebook* malgré son catalogue d'identités en tout genre !

## Le choix du sexe\*

Stéphanie HAUG

Chez Freud, le déterminisme biologique dissout la notion de choix au regard de l'inscription sexuée des êtres parlants. Son célèbre énoncé, « l'anatomie c'est le destin <sup>111</sup> », trace la voie d'une sexuation fixée par la biologie avec laquelle chacun aura à se débrouiller. Avec l'analyse de Hans, Freud tire au clair les procès en jeu dans l'inauguration de la question sexuée. La découverte de la différence des sexes repose en grande partie sur la comparaison imaginaire, soutenue par une curiosité aiguë, et s'accompagne d'un cortège d'inventions théoriques comme défense contre l'angoisse de castration. L'analyse de Hans fournit le cas paradigmatique du déploiement de la question sexuelle chez les enfants. « À l'âge de trois ans déjà il a demandé à sa mère : "Maman, as-tu toi aussi un fait-pipi ? " À quoi sa mère a répondu : "Naturellement, que crois-tu donc ?" Il a posé à plusieurs reprises la même question à son père. <sup>112</sup> »

Les réponses qu'il obtient nourrissent la croyance d'un universel pénien. Cependant, Hans poursuit activement ses recherches en observant son environnement. Il constate la présence ou l'absence de *fait-pipi* et dresse ainsi des catégories à partir de ce repère. Cette première opération d'ordonnement lui permet de réaliser une distinction entre vivants et inanimés. « Plus tard, plongé dans ses réflexions il ajoute : "Un chien et un cheval ont un fait-pipi ; une table et un siège n'en ont pas." <sup>113</sup> »

Ce n'est que progressivement que Hans reconnaîtra la présence de cette bipartition au sein même des êtres vivants. Ainsi, la petite différence perçue chez sa sœur est d'abord recouverte par une explication de maturation : « "Mais son fait-pipi est encore petit. Quand elle grandira il deviendra bien plus grand." <sup>114</sup> » Lors d'une scène ultérieure, Hans « ri[t] du fait-pipi d'Anna [...] Parce que son fait-pipi est si beau. » Cette scène, comme l'indique Freud, marque l'avènement d'une reconnaissance de la différence des sexes : « C'est, de plus, la première fois qu'il reconnaît aussi expressément la différence entre les organes génitaux masculins ou féminins, au lieu de la nier. <sup>115</sup> »

Le primat de l'anatomie est abandonné par Lacan qui aborde la sexuation sous l'angle du signifiant et en fait le destin du *parlêtre* : « c'est comme signifiants que vous

---

\* Texte présenté lors du Séminaire interne de l'ACF en ECA, Nice, mai 2020.

<sup>111</sup> Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

<sup>112</sup> Freud S., « Les explications sexuelles données aux enfants » (1907), *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 10.

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 105.

vous sexuez <sup>116</sup> ». La rencontre contingente avec le signifiant ouvre ainsi à un destin qui ne dépend pas de la seule causalité biologique préfixée. L'être parlant joue sa partie. Se profile un choix du sujet à se ranger sous tel ou tel signifiant, homme ou femme.

Dans son dernier enseignement, notamment lors du Séminaire *Encore*, Lacan formalise un tableau de la sexuation qui répartit féminin/masculin en s'orientant de la jouissance. L'être parlant choisit de se ranger côté homme ou côté femme selon un distinguo de modalité de jouissance : limitée au champ phallique ou dépassant ses bornes, soit « qu'il se fonde de n'être pas-tout, à se placer dans la fonction phallique <sup>117</sup> ». Lacan souligne et précise que l'inscription relève d'un choix : « On s'y range, en somme, par choix – libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. <sup>118</sup> » De s'y placer, côté homme.

Cette jouissance « au-delà du phallus <sup>119</sup> », dite féminine, constitue à ce temps de l'enseignement le particulier des femmes. C'est dans son tout dernier enseignement que Lacan situera cette jouissance chez chaque *parlêtre* en en faisant le régime de la « jouissance comme telle ». La lecture éclairée de Jacques-Alain Miller nous précise : « *la jouissance comme telle* veut dire quelque chose de tout à fait précis – c'est la jouissance non-œdipienne, conçue comme soustraite de, en-dehors de la machinerie de l'Œdipe. C'est la jouissance réduite à l'évènement de corps. <sup>120</sup> »

Un trajet se dessine du particulier vers le singulier, du binarisme de la sexuation à la singularité de l'évènement de corps. Dans cette orientation, en passer par le plus singulier et l'indicible propre à chacun, apparaît comme une voie incontournable pour mieux cerner la question du genre.

Le recours au genre, serait-il une tentative de nommer ce qui s'éprouve au-delà du cerne phallique de la sexuation ?

Aborder la question du genre sous l'angle de la généralité conduit à une impasse : on ne peut que s'y perdre. L'attraper du point de vue du particulier, *c'est mon genre, ce n'est pas mon genre*, absence de genre ou genre fluide, cela reste toujours aussi opaque. En fait, on constate que la pluralité des situations excède le binarisme masculin/féminin et qu'un champ lexical des plus fournis semble vouloir cerner le singulier de chacun, tenter de dire ce qui s'éprouve.

---

<sup>116</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...*Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 32.

<sup>117</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>120</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 mars 2011, inédit, publié sous le titre « La jouissance féminine n'est-elle pas la jouissance comme telle ? », *Quarto*, n° 122, juillet 2019, p. 11.

Qui dit singulier dit clinique, dit témoignage, au cas par cas. Celui de Pyrène, extrait de la presse, en fournit un exemple. Le titre, qui est son énoncé, fait accroche : « Ni homme ni femme, un peu des deux et quelque chose au-delà <sup>121</sup> ».

Ce « quelque chose au-delà » fait écho à ce « quelque chose en plus <sup>122</sup> » que l'on trouve chez Lacan à propos de la jouissance féminine ou « comme telle », cette jouissance qui ne peut s'élever à la dignité du signifiant.

Pyrène commence son témoignage par son assignation sexuée, qui ne fixe pas pour autant son genre et dont elle indique des variations. Si elle se définit *transgenre*, elle précise que le terme ne se raccorde pas à la signification commune en référence à un binaire sexué. Le signifiant de son prénom, en tant qu'il est « suffisamment peu commun » pour qu'aucun genre ne lui soit raccordé, semble lui fournir un ancrage satisfaisant.

« Je suis assigné femme à la naissance, pour autant je sais que je n'en suis pas une. Je me définis comme non-binaire ou genderfluid, puisqu'à la fois, mon genre varie beaucoup, et qu'à la fois, pendant certaines périodes [...] je ne me sens ni homme ni femme, à la fois un peu des deux et à la fois quelque chose au-delà. Je suis donc une personne transgenre, mais pas au sens où on l'entend généralement, au sens binaire (homme né dans le corps d'une femelle, femme née dans le corps d'un mâle...). J'ai choisi de garder le prénom Pyrène, mon prénom de naissance, suffisamment peu commun pour qu'aucun genre ne lui soit attribué d'office. Je me genre parfois au féminin, par habitude, mais je préfère largement le neutre [...] ou le masculin. »

Pyrène déplie ensuite les tentatives d'habillage en se parant des semblants du féminin et/ou du masculin, voire en en forçant le trait pour mieux les faire paraître. De l'enfance à l'adolescence, elle/il rapporte les variations de son genre. Tantôt de l'ordre du forçage, tantôt plus adéquat au moment, la tentative de *s'intégrer dans des groupes* ou de *se fondre dans la masse* en motive pour une part l'orientation : « Pendant une période, je me suis forcé à être une fille. J'ai longtemps eu peu d'ami.e.s et toujours eu beaucoup de mal à m'intégrer dans des groupes. Quand une fille, dans les premières années d'école maternelle, a bien voulu être mon amie, je me suis forcé à avoir les mêmes préoccupations qu'elle : vêtements, maquillage, maternité...

« Lorsque mon amie a changé d'école alors que j'avais 5 ou 6 ans, je me suis lié d'amitié avec quelques garçons, qui partageaient la même passion que moi pour les Power Rangers. [...] J'étais heureux à cette période, j'étais vraiment moi et je ne me forçais pas à aimer des choses qui m'ennuyaient profondément. »

« Quand j'ai changé d'école, j'ai réussi à trouver quelques filles qui m'appréciaient bien [...]. Leurs occupations restaient "des occupations de filles" mais ça me dérangeait moins. Sûrement, déjà, parce que j'étais un peu plus fille à cette

---

<sup>121</sup> Pyrène, « Ni homme ni femme, un peu des deux et quelque chose au-delà », *Libération*, août 2015, publication en ligne ([www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)).

<sup>122</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 69.

époque qu'avant [...]. À ce moment où je souhaitais surtout me fondre dans la masse : être une vraie fille, normale, et hétérosexuelle surtout. »

« Assumer mon genre m'a finalement permis d'être moins gêné par mon corps. Il est possible qu'avant d'être transgenre je sois transfuge de genre. J'ai voulu fuir la féminité (le rose, les jeux de fille, les robes) parce que je me sentais enfermé dans ce genre, dans ce rôle de fille (faible, douce, pas vulgaire, pas aventureuse, maternelle...). C'était étouffant. D'ailleurs je ne comprenais pas, et ne comprends toujours pas exactement ce que c'est, "être une fille". Et en quoi c'est différent d'être un garçon... »

Parfois fille, parfois garçon, parfois les deux ou encore aucun des deux, Pyrène ne parvient pas à se situer dans la référence au genre dont l'oscillation intempestive trouve à se stabiliser dans les attaches sociales que Pyrène recherche activement. La fuite du genre initiale nommée *transfuge* laisse la place à *transgenre* dont Pyrène fait un usage singulier. Par ce recours, ne tente-t-elle pas de nommer ce qu'elle éprouve en tant qu'il recouvre les variations, l'absence de son genre, et ce « quelque chose au-delà » ? « Transgenre » ne permet-il pas une réponse à l'énigme de l'être ? À l'énigme de la sexuation et de la différence sexuelle, Pyrène répond « transgenre » : ni l'un ni l'autre, « un peu des deux et quelque chose au-delà ».



## Trans, un trouble dans le corps\*

Philippe GIOVANELLI

Depuis que le symbolique et l'imaginaire « sont reconnus comme des semblants <sup>123</sup> », la psychanalyse se distingue en accordant au réel une attention considérable. Afin que l'être parlant ne soit pas assigné à un despotisme des semblants la psychanalyse joue sa partie avec notre réel dont la consistance leur est hétérogène. La psychanalyse n'existe pas sans référence.

Passer de la vérité comme semblant (la *varité*) à la négation du principe même de la vérité (la post-vérité), n'est pas sans conséquence. Le corps y trouve un nouveau statut où l'éprouvé vaut comme preuve de vérité. Le principe au fondement de cette duperie, nommée post-vérité, c'est que nous sommes notre corps, le corps fait référence.

Les méthodes marketing récentes qui mobilisent les cinq sens pour construire des publicités « expérientielles <sup>124</sup> », de même que les marchands de post-vérité, ont en commun de mobiliser un rapport au corps d'avant l'image. Ces méthodes sont pour cela de notre époque en témoignant de ce nouveau statut du corps. Celui-ci est adoré non plus seulement par son image, mais aussi par les éprouvés qui le traversent. L'expérience corporelle n'est pas évacuée par le sujet, au contraire elle est accueillie en tant qu'affirmation de son identité singulière. Mais ces méthodes cherchent à résorber l'extimité de la jouissance. Lorsque le mode de jouir est dénoté comme absolument singulier, les jouissances du corps évincent l'orientation à l'ordre signifiant comme référence.

La jouissance du corps *parlant* et les jouissances corporelles cela ne renvoie pas aux mêmes registres, mais ici ce serait comme si ces registres étaient confondus, s'équivalaient, pour montrer aux êtres parlants comment ne pas « se faire dupe d'un réel ». Les éprouvés sont alors valorisés pour la consistance du corps qu'ils proposent au sujet, évacuant qu'il ne peut y avoir que de fausse consistance. J.-A. Miller <sup>125</sup> souligne la débilité des croyants en la résorption du réel de « l'expérience de jouissance, non négativable. »

---

\* Texte présenté lors du Séminaire interne de l'ACF en ECA, Nice, mai 2020.

<sup>123</sup> « l'ordre symbolique [...] est désormais très largement conçu comme une articulation de semblants [...] Ce n'est pas seulement que les semblants vacillent, mais ils sont reconnus comme des semblants. » Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 113.

<sup>124</sup> « Ici, l'émotionnel prime sur le fonctionnel. L'expérience proposée doit être significative, mémorable sinon extraordinaire : les cinq sens et l'émotion doivent être fortement sollicités dans une interaction entre le client et l'environnement. » Wikipédia, « Marketing expérientiel », disponible sur internet.

<sup>125</sup> Cf. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*

Décidé à ne pas évacuer le réel du corps, Lacan place la jouissance au fondement de la répétition du Un. Ce qui fait l'Autre de cet Un, c'est le corps<sup>126</sup>. C'est un autre statut du corps, pas sans le réel de la jouissance.

Un sujet transgenre s'accorde fréquemment avec un discours considérant que le genre inscrit une sexualité imposée par une dimension extérieure, qu'elle soit sociale ou parentale. Avec la déconstruction de l'Autre le voile recouvrant l'identification sexuelle construite à partir de signifiants a été levé. L'inscription qui relève de l'identification est réfutée par les sujets qui marquent ainsi leur position de rejet d'une assignation à un Autre dénoncé comme arbitraire ou défaillant. Mais, dans le même mouvement, ces sujets qui s'affirment non définis par des critères binaires, non réductibles à une assignation venant de l'Autre symbolique, ont eux aussi pris appui sur ce qui reste, « ce qui ne ment pas », la jouissance<sup>127</sup>.

Ce ravalement de l'Autre se croise d'un donc refus du sujet d'être assujéti à son corps, en tant que défini par l'image, par sa forme. Serait-ce à partir d'un branchement au corps rapporté à son réel de jouissance qu'un sujet connaîtrait un glissement de son image du corps vers d'autres références plus ouvertes que ce que lui renvoie sa forme au miroir, et en viendrait à composer avec les caractères sexuels hommes et femmes pour s'accorder à un corps façonné singulièrement ? Le trouble dans le genre répercuterait alors un trouble dans le corps, non marqué d'un moins-un fondamental et ouvrant à une labilité de l'image du corps.

Le nœud borroméen permet d'explorer comment le réel, le symbolique et l'imaginaire s'écrivent lorsque le quatrième rond qu'est le Nom-du-Père ne tient pas cette fonction. Dans le Séminaire *Le Sinthome*<sup>128</sup> le corps est cerné en tant que sac et la jouissance comme corde qui clos le sac du corps. Avec le nœud borroméen un corps devient surface d'inscription de la jouissance. C'est la « logique de sac et de corde » introduite par Lacan dans son dernier enseignement. « Ce que la corde prouve c'est qu'un sac n'est clos qu'à le ficeler<sup>129</sup> ».

La jouissance s'écrit comme corde qui ficelle le sac du corps<sup>130</sup>. Pour Lacan le corps comme sac peut s'écrire comme trou avec un bord. C'est sa façon d'écrire le réel de la jouissance. L'impact direct de la jouissance sur le corps produirait un trou, un « point d'extase de la jouissance » et les signifiants vont prendre appui sur ce qui a fait trou.

---

<sup>126</sup> « Cette jouissance répétitive est hors-savoir, elle n'est qu'auto-jouissance du corps par le biais du S1 sans S2. Et ce qui fait fonction de S2 en la matière, ce qui fait fonction d'Autre de ce S1, c'est le corps lui-même. ». Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 2011, inédit.

<sup>127</sup> « Ce qui ne ment pas, c'est la jouissance, la ou les jouissances du corps parlant. » Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin, 2016, p. 208.

<sup>128</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005.

<sup>129</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>130</sup> « Ce que j'essaie d'introduire avec l'écriture du nœud n'est rien de moins que ce que j'appellerai une logique de sac et de cordes. [...] Ce que la corde prouve, c'est qu'un sac n'est clos qu'à le ficeler. Dans toute sphère, il nous faut bien imaginer quelque chose – qui est, bien sûr, en chaque point de la sphère – qui noue d'une corde cette chose dans laquelle on souffle. » *Ibid.*

Faisons l'hypothèse que le traumatisme de la jouissance qui s'éprouve laisserait certains sujets dans un désarroi tel – du fait du trou qui les écrit comme sujet – que cette percussion de jouissance et ses répliques viendraient à trouver une signification dans un discours nouveau, mis à disposition par les théoriciens des études sur le genre.

L'impossible écriture du sujet trouverait là à se représenter comme un discord interne, entre le corps, le genre et le sexe, mais avec le corps comme seul Autre. Ce serait une tentative de résorber un discord entre un discours et leur corps. Le discours de l'Autre étant jugé obsolète, celui auquel se réfèrent ces sujets est théorisé par des autres. C'est un discours d'autres, de semblables, la jouissance dont témoigne ce discours est reconnue comme particulière et partageable, et vaut alors comme signification.

L'épinglage de cette jouissance par des signifiants de l'époque (par exemple « transgenre ») servirait à qualifier et donc circonscrire ce discord, en court-circuitant l'Autre du symbolique. Les questions d'identifications (féminine et virile) qui relevaient de l'Idéal du moi ne sont plus mises au champ de l'Autre, mais d'une communauté d'autres (organisée autour d'un discours) et qui peut donner un appui, le *simili* d'une consistance à l'image.

Le corps comme Autre n'est pas celui défini à partir du stade du miroir, mais par l'imaginaire du corps-sac. Celui-ci a une consistance alors que la corde ex-siste. « Cette ex-sistence et cette consistance, il faut les tenir pour réelles <sup>131</sup> ». La logique « de sac et de corde » est de notre époque, elle serre « le réel de la jouissance qui vient s'inscrire dans la corde-bord amenée à enserrer les bords du corps parlant <sup>132</sup> ». Cette logique choisie par Lacan pour écrire le statut premier de la jouissance, attribuée au *sinthome* de faire tenir réel, symbolique et imaginaire, ces trois dimensions étant « de base » disjointes. J.-A. Miller indique que c'est « quelque chose du corps qui est toujours au milieu du nœud à le faire tenir <sup>133</sup> ». Le réel du sinthome est branché au corps.

Ce n'est pas nouveau que d'aucuns témoignent d'un genre qui n'est pas raccord avec leur sexe biologique. Le nouveau vient des semblants de l'époque à disposition pour accueillir la dysharmonie foncière des êtres parlants devant le singulier de chaque jouissance. Un glissement se produit aussi bien dans l'usage du symbolique – dégagé de la croyance en l'Autre – que dans l'usage de l'imaginaire, dégagé de la prégnance de l'image. Devenir « trans » accompagnerait ce glissement en lui trouvant une issue. Ce nouveau statut du corps conviendrait précisément pour écrire le *discorps* en ouvrant la voie au bricolage singulier.

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>132</sup> Laurent É., *L'envers de la biopolitique*, op. cit., p. 115.

<sup>133</sup> J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », op. cit., cours du 25 mai 2011, p. 15.



# De la binarité freudienne à l'Unarisme lacanien. Le genre en question\*

Isabelle ORRADO

L'intervention de Paul B. Preciado aux 49<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne a été marquante. Qu'avons-nous à y entendre ? Quelle lecture pouvons-nous avoir de ce « rapport à une académie de psychanalyse » pour reprendre la formule de P. B. Preciado qui fait référence à Kafka <sup>134</sup> ? En effet, c'est dans les mêmes conditions que le singe kafkaïen, *Red Peter*, s'adressant à l'Académie des hommes pour raconter son histoire, que P. B. Preciado a pris la parole, non sans une certaine ironie à l'encontre de son auditoire. Le terme *binaire* est alors apparu dans son discours comme une critique de la société voire une critique d'une certaine forme de pensée, le signifiant « binaire » faisant parti du « cirque du régime binaire hétéro-patriarcal <sup>135</sup> ».

## De quoi « binaire » est-il le nom ?

La binarité correspond dans le langage courant à ce qui est formé par deux éléments. Binaire est donc utilisé dans plusieurs domaines : en chimie où l'on parle d'alliage binaire, c'est-à-dire du mélange de deux corps ; en arithmétique où l'on peut utiliser une numération binaire, système de numérotation à deux chiffres (0,1) ou encore en musique avec le mouvement binaire réunissant deux temps différents.

Dans le champ social, le signifiant *binaire* a pris une grande importance. Il sert à désigner la bicatégorisation sexuelle homme/femme à partir de laquelle la question du genre s'est posée. Cette classification renvoie à des cases définies par le biais de critères sur ce qu'est un homme/ce qu'est une femme et dans lesquelles les individus sont rangés. Évidemment, ces critères se modifient selon l'angle d'approche : sur le plan biologique, les critères pourront être génétiques (XX ou XY) tandis qu'en sociologie ces cases correspondent aux rôles assignés par la société à chaque sexe, à des stéréotypes.

Les théories du genre ont dans un premier temps dénoncé ces stéréotypes comme faisant appel à des normes et des idéaux. Ils sont alors considérés comme « performatifs » – pour reprendre le terme de Judith Butler – et enfermants. La case se transforme en cage <sup>136</sup>. Il découle de ces théorisations une réduction de la vie sexuelle

---

\* Texte présenté lors du Séminaire interne de l'ACF en ECA, Nice, septembre 2020.

<sup>134</sup> Paul B. Preciado a publié son discours qu'il a intitulé *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020. Avec son sous-titre, P. B. Preciado fait référence à la nouvelle de Franz Kafka, *Rapport à une Académie*, Paris, Lenka Lente, 1917.

<sup>135</sup> Preciado P. B., *Je suis un monstre qui vous parle...*, op. cit., p. 27.

<sup>136</sup> Note au lecteur ajoutée le 24 avril 2021 : Éric Marty dans son ouvrage *Le sexe des Modernes* met en avant que Judith Butler en jetant la lumière sur le signifiant genre – *Trouble dans le genre* – a contribué à en faire un signifiant maître avec comme risque de faire consister davantage la différence sexuelle. C'est ce qu'elle tente de modifier avec son livre *Défaire le genre*. Dans une conversation avec Jacques-Alain Miller, É. Marty précise que J. Butler fonde sa théorie sur « un univers socialement construit sans

« à des semblants fabriqués par le programme de la civilisation <sup>137</sup> ». Le terme de binarité prend alors une connotation péjorative puisqu'il est pris comme structure de pensée manichéenne : blanc ou noir sans possibilité de nuances de gris, sans accès à une quelconque palette de couleurs. Binaire désigne donc, dans ce contexte, une pensée réductrice et enfermante, imposée par la société aux individus.

### Quand un binaire en cache un autre

La psychanalyse lacanienne s'est dégagée de ces stéréotypes depuis bien longtemps. En 1956 Lacan affirmait déjà : « Le signifiant-homme comme le signifiant-femme sont [...] autre chose que des comportements. <sup>138</sup> » Clotilde Leguil commente : « Il est question d'un désir d'être ou de ne pas être, mais aussi d'une jouissance qui met en jeu le corps. <sup>139</sup> »

À ce titre, le binarisme présent dans le tableau de la sexuation ne s'entend pas comme bicatégorisation, mais s'applique aux différentes modalités de jouissance. Ce tableau établi par Lacan à l'occasion du Séminaire XX, *Encore*, positionne d'un côté une jouissance du *tout*, de l'autre la jouissance du *pas-tout* qui ouvre à un au-delà du phallique.

Dans *L'être et le genre. Homme/Femme après Lacan*, C. Leguil isole trois *coups de pinceaux lacaniens*. Le premier consiste à « dessiner le genre comme un mode d'être et non une norme <sup>140</sup> » ; le second à partir du *Il n'y a pas de rapport sexuel* met en exergue que, pour la psychanalyse, il n'y a pas de complémentarité homme femme <sup>141</sup>, mais qu'il y a plutôt des malentendus introduits par la langue. Enfin, le troisième permet à Lacan de donner un « nouveau visage à la féminité », car il « conçoit la féminité [...] comme ce qui excède toute norme, non pas seulement au sens des normes sociales, mais au sens des normes de la logique elle-même <sup>142</sup> ».

Ce nouveau visage de la féminité esquissé par Lacan implique deux conséquences. Tout d'abord il opère un renversement. La catégorie n'est pas pensée comme une imposition faite par la société – souvent dite « patriarcale » par les tenants des théories du genre – mais elle est un semblant dont le *parlêtre* peut se servir et faire usage : « C'est pour ne pas s'interroger sur ce qu'est une femme qu'on s'en remet alors aux stéréotypes qui délivrent un savoir dogmatique sur leur être. <sup>143</sup> » Autrement dit, il ne s'agit plus de rendre la société responsable de tout ce qui arrive au sujet mais d'impliquer la subjectivité de chacun dans les choix opérés. Prenons l'évolution des

---

dehors, sans alternative, sans échappatoire ». Ainsi l'identité genrée n'aurait pas d'autre réalité que sociale. Miller J.-A., Marty É., « Entretien sur "Le sexe des Modernes" », *Lacan Quotidien*, n° 927, 29 mars 2021, publication en ligne ([www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)).

<sup>137</sup> Santiago J., « Le *parlêtre* au-delà du binaire homme-femme », *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 141.

<sup>138</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 223.

<sup>139</sup> Leguil C., *L'être et le genre. Homme/Femme après Lacan*, Paris, PUF - Quadrige, 2015, p. 111.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 116-117.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 125-126.

catalogues de jouets qui sont régulièrement critiqués pour leur utilisation de stéréotypes appliqués aux enfants : la petite fille y était vue derrière les fourneaux tandis que le garçon avait accès à la mécanique et aux nouvelles technologies. Aujourd'hui ces normes sont brouillées et c'est tant mieux pourrions-nous dire. Toutefois nous ne pouvons nous limiter à cette approche et faire uniquement d'un individu l'objet ou le produit de ces stéréotypes. La psychanalyse – et c'est là son éthique – convoque la responsabilité du sujet dans ses choix d'identification – et donc son consentement aux stéréotypes – ainsi que dans ses modes de jouissance.

La seconde conséquence de ce nouveau visage de la féminité dépeint par Lacan est la visée d'un au-delà du binarisme. C'est ce que nous retrouvons dans « L'étourdit » : « Ce qu'on appelle le sexe (voire le deuxième, quand c'est une sottise) est proprement, à se supporter de *pastoute*, l'hétéros qui ne peut s'éteindre d'univers. <sup>144</sup> » Il s'agit là d'un tournant essentiel pour nous car cet au-delà du binarisme va nous conduire à l'Unarisme que l'on pourrait considérer comme étant une marque du style lacanien.

José Santiago, dans un article paru dans *La Cause du désir* énonce clairement ce franchissement : « Alors que pour Butler la réfutation du "binarisme" dérive de sa politique du *droit à la jouissance*, pour la psychanalyse, c'est la matérialité singulière du montage pulsionnel qui dissout la catégorisation inflexible homme-femme. <sup>145</sup> » Il s'agit ici de prendre en compte les modalités de jouissance du parlêtre. La psychanalyse lacanienne permet alors un abord moderne de la question du genre.

En effet, les théories du genre, cherchant à se rapprocher des identités et pratiques de chacun, multiplient les nominations. LGBT est devenu en quelques années LGBTQIA+, le + venant indiquer l'infini déploiement de ces désignations, de nouvelles cases qui se trouvent être très rapidement obsolètes et qui n'en restent pas moins des cases. La psychanalyse lacanienne s'oriente d'une clinique de la singularité et même au-delà d'une clinique du Un. Comme le note Éric Laurent : « L'Unarisme lacanien est radical. <sup>146</sup> » Sans cela nous glissons vers une multiplication des cases dans la même logique – bien que dans un style différent – que le DSM. C'est l'ensemble de l'enseignement de Lacan qui, partant de Freud, a ouvert le champ à l'Unarisme <sup>147</sup> prenant alors en compte la dimension de l'inconscient d'un sujet noué à son corps et de la jouissance qui en découle.

---

<sup>144</sup> Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 467.

<sup>145</sup> Santiago J., « Le parlêtre au-delà ... », *op. cit.*, p. 141.

<sup>146</sup> Laurent E., « L'unarisme lacanien et le multiple des conduites sexuelles », *Lacan Quotidien*, n° 865, 3 janvier 2020, publication en ligne ([www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)).

<sup>147</sup> Note ajoutée le 24 avril 2021 : J.-A. Miller précise « Ce qui caractérise les auteurs du *gender* [...] c'est le refus, la négation, l'annulation de l'opposition masculin/féminin, de la différence sexuelle. » Cela conduit comme le note É. Marty à une « sorte de prolifération infinie des possibilités de genre, des combinatoires » déterminées par la pratique sexuelle. Ce qui aboutit à une formule saisissante de J.-A. Miller : « Multiple-sans-l'Un ». Miller J.-A., Marty É., « Entretien sur "Le sexe des Modernes" », *op. cit.*

## Clinique du *Un-tout-seul*

Dans son cours de 1999, « Le réel dans l'expérience analytique », Jacques-Alain Miller aborde la jonction de l'inconscient et du corps par le biais du signifiant *biologie*. Nous sommes bien loin des sciences de la nature et de la génétique. Il s'agit d'essayer d'y cerner la vie comme condition de jouissance. La biologie freudienne, à entendre comme biologie mythique, est binaire. Freud proposera dans un premier mouvement une répartition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles puis entre pulsion de vie et pulsion de mort. J.-A. Miller note alors que « la perspective de Lacan surclasse le binarisme des pulsions <sup>148</sup> » et nous en retrouvons, entre autres, une trace lorsque Lacan écrit que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort <sup>149</sup> ».

Pour saisir précisément ce dont il est question dans cette *transition*, prenons tout d'abord les choses à partir des signifiants *dualisme* et *monisme*. J.-A. Miller met en avant que le dualisme freudien va être annulé au profit du monisme de la pulsion. L'enseignement de Lacan viserait en effet une « élaboration de catégories monistes <sup>150</sup> », c'est-à-dire un système qui considère l'ensemble des choses comme réductible à un seul principe : le discours reprend signification et satisfaction ; le *sinthome* réunit symptôme et fantasme ou encore la lettre surclasse la dichotomie entre signifiant et jouissance. Le dualisme freudien laisse place au monisme lacanien et nous passons donc du deux au un.

Repérons maintenant dans les cours de J.-A. Miller l'usage d'une autre paire de signifiant : binarisme/unarisme. *Exit* les dualismes freudiens et mettons plutôt le projecteur sur *le* binarisme freudien, celui que J.-A. Miller repère dès 1989 lors de son séminaire « Les divins détails », un binarisme mettant en tension la libido et la pulsion de mort : « Ce binarisme est l'état final, terminal de la pensée de Freud posant l'existence de deux satisfactions différentes – la satisfaction libidinale proprement dite et une autre satisfaction, celle de la pulsion de mort. <sup>151</sup> » Lacan va dépasser cette disjonction de satisfaction en nommant « jouissance » le nœud que forme la libido et la pulsion de mort <sup>152</sup>.

Dans cette même veine, vingt ans plus tard, dans « Choses de finesse en psychanalyse », J.-A. Miller démontre que nous allons passer avec Lacan d'une théorie des pulsions œdipiennes, c'est-à-dire répondant à une logique de la sexualité masculine du *tout*, à une théorie de la jouissance « *désœdipianisée* » répondant au régime du *pas-tout* <sup>153</sup>. J.-A. Miller situe alors précisément l'unarisme comme nœud

---

<sup>148</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le réel dans l'expérience analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 mai 1999, inédit.

<sup>149</sup> Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 848.

<sup>150</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le réel dans l'expérience analytique », *op. cit.*, cours du 19 mai 1999.

<sup>151</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 mai 1989, publié sous le titre « L'objet jouissance », *La Cause du désir*, n° 94, *op. cit.*, p. 102.

<sup>152</sup> Cf. *Ibid.*, p. 108.

<sup>153</sup> Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours des 13 et 20 mai, 3 et 10 juin 2009, publiés sous le titre « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 77, p. 162-163.



entre le sens et la jouissance du signifiant. L'unarisme s'ancre dans la façon dont un corps est touché, parfois frappé, par le signifiant. « Yad'Un, pas de deux !<sup>154</sup> »

Le Tout Dernier Enseignement de Lacan, se révèle être un « pousse à l'unarisme » mais celui-ci, pour être opérant, doit s'appareiller aux trois dimensions que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire, précise J.-A. Miller. Ainsi, « le passage à cet unarisme se trouve habillé d'une triplicité<sup>155</sup> », « trois semble donc dominer cette réflexion, alors que son fondement invisible est-ce *un* de coalescence du *sens-joui*<sup>156</sup> ».

Cette transition qui nous mène du binarisme à l'Unarisme est un passage du deux au Un, mais pas sans le trois. Ce Un est un parlêtre qui a un corps, un corps qui jouit et même qui *se jouit*. Loin de se fonder sur la multiplication de catégories, le *Un* n'est pas *un* parmi d'autres, il est *Un-tout-seul*<sup>157</sup> ce qui conduit l'analyste à accueillir quiconque non comme étant le produit d'une catégorie mais en tant que parlêtre.

### Discours d'un corps non-binaire

Pour P. B. Preciado être un « homme trans » et de « genre non-binaire » constitue tout autant une cage politique qu'être un homme ou une femme mais « cette cage est meilleure [...] car elle a le mérite de reconnaître son statut de cage<sup>158</sup> ». C'est donc depuis cette cage que P. B. Preciado nous a parlé, exprimant son souhait d'« exploration du monde par-delà la cage de la masculinité et de la féminité<sup>159</sup> ». Pour cela, il convient d'« imaginer une issue<sup>160</sup> » qu'il fait correspondre à la liberté. Une liberté qui ne se choisit pas mais qui se fabrique<sup>161</sup>.

Pour accéder à cette liberté, comme Galilée, P. B. Preciado a fait le « nécessaire pour pouvoir continuer à vivre le mieux possible », exigeant alors une « place dans le régime du genre binaire » en s'identifiant comme transsexuel<sup>162</sup>. Ce n'est qu'ensuite qu'il commence à construire un tunnel vers la sortie *via* « un apprentissage strict et académique des langages même avec lesquels [s]on corps et [s]a subjectivité avaient été enchaînés<sup>163</sup> ». Ainsi il s'est « faufilé dans les buissons universitaires... », les différents discours et a joué le « bon transsexuel<sup>164</sup> ».

Mais son but final est d'extraire sa pensée des grilles identitaires et d'expérimenter le monde en dehors des classifications. Il veut passer « derrière l'échafaudage de cette grande architecture politique que nous appelons la différence

---

<sup>154</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 mai 2011, inédit.

<sup>155</sup> Miller J. A., « L'économie de la jouissance », *op. cit.*, p. 155.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>157</sup> Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », *op. cit.*

<sup>158</sup> Preciado P. B., *Je suis un monstre qui vous parle...*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>161</sup> Cf. *Ibid.*, p. 37.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 36.

sexuelle <sup>165</sup> ». Une façon d'aller toucher sa monstruosité. Abolissant les mécanismes de « mimétisme <sup>166</sup> », il cherche à se désidentifier, à se débinariser <sup>167</sup>. Ainsi se dit-il « Transfuge <sup>168</sup> », le monstre étant « celui qui vit en transition <sup>169</sup> ».

Cette monstruosité, il la relie au statut du corps : « Le migrant a perdu l'État-nation. Le réfugié a perdu sa maison. La personne trans perd son corps. Ils traversent tous la frontière. La frontière les constitue et les traverse. Les destitue et les renverse. <sup>170</sup> » Ceci va même jusqu'à lui faire noter : « Être trans, c'est cesser d'être un crocodile et se connecter avec son avenir végétal, comprendre que l'arc-en-ciel peut devenir une peau. <sup>171</sup> » Le Moi est ici pris dans un « sentiment océanique » pour reprendre la formule de Romain Rolland discutée par Freud. P. B. Preciado a une façon précise de connecter ceci à la langue : « Laissez-moi vous soulager du doute : j'ai été opéré, j'ai retiré avec beaucoup de soin et au cours de longues sessions politiques, pratiques et théoriques, l'appareil épistémique qui diagnostique mon corps et mes pratiques comme étant pathologiques. <sup>172</sup> » Aussi poursuit-il : « Et si l'épistémologie de la différence sexuelle en elle-même était une pathologie du signifiant ? <sup>173</sup> »

Nous pourrions même généraliser cette proposition : Et si la question trans était une pathologie du signifiant ? Ou plutôt et si la question trans soulevait que le parlêtre était une pathologie du signifiant ? Dans « Cause et consentement », J.-A. Miller indique précisément que la frappe initiale du signifiant sur le corps produit un sujet libre. C'est l'arrivée d'un S<sub>2</sub> qui en fait « un sujet coincé d'être déterminé par la relation du signifiant binaire au signifiant unaire <sup>174</sup> ».

Le sujet libre est bien par définition pour la psychanalyse le sujet qui serait sans aliénation signifiante. Pour P. B. Preciado, sortir de la cage de signifiés, refuser d'être assigné <sup>175</sup> par des S<sub>2</sub>, implique de rester sur la brèche alors ouverte par la langue : en inventant une « nouvelle langue » ainsi que « tous les termes d'une nouvelle grammaire <sup>176</sup> ». Un travail infini qui semble permettre qu'une existence s'esquisse : « survivre en inventant, jour après jour et de façon précaire, d'autres pratiques de liberté <sup>177</sup> ». P. B. Preciado serait-il un sujet libre qui, revendiquant son droit à ne pas être coincé entre deux signifiants, se construit un nom ?

---

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 54-55.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>174</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 décembre 1987, inédit.

<sup>175</sup> Cf. Preciado P. B., *Je suis un monstre qui vous parle...*, op. cit., p. 117.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 126.

## Paul Beatriz, un nom propre au-delà des frontières\*

Philippe GIOVANELLI

### Le choix

« Je n'ai jamais pensé que j'étais un homme. Je n'ai jamais pensé que j'étais une femme. J'étais plusieurs. <sup>178</sup> » À trente-quatre ans, Beatriz Preciado commence son bricolage de la fluidité du genre et décide de s'administrer de faibles doses de testostérone (en 2004). C'est un bricolage du genre qui passe par l'organisme, et qui l'amènera pendant plusieurs années à parcourir « un espace sans nom entre le féminin et le masculin <sup>179</sup> ». Son but était de maintenir des « doses seuil <sup>180</sup> » afin de ne pas déclencher dans le corps « les signes sexuels secondaires masculins <sup>181</sup> ». Dix ans plus tard (en 2014) Beatriz renonce à la fluidité et initie un protocole médico-psychiatrique de changement de sexe. Cette décision, selon lui, « implique de franchir [...] la plus violente des frontières politiques inventées par l'humanité. <sup>182</sup> » Il passe au-delà de la frontière du mythe pour abolir la différence sexuelle.

Après deux tentatives d'invention d'un prénom qui lui convienne, son nouveau prénom, Paul, lui apparaîtra par un rêve. « J'ai accepté le nom étrange et absurde banal de Paul qui m'a été donné pendant un rêve <sup>183</sup> ». Beatriz se greffe Paul et devient Paul Beatriz. Il entame alors une procédure juridique de changement légal de nom et de sexe. Cet autoengendrement d'un nouveau sexe, redoublé d'un nouveau prénom met en acte ce qu'il avait décidé : [se] « désidentifier <sup>184</sup> ».

Paul Beatriz Preciado dénonce « l'épistémologie binaire de l'Occident <sup>185</sup> » et traverse les frontières du genre et de la différence sexuelle, en se plaçant au-delà de la norme du genre binaire. Les catégories de genre, et la norme sexuelle, mais plus radicalement toutes les normes, sont à dépasser, à effacer, selon Paul Beatriz, afin de revenir à la liberté d'avant la division par la norme. « Nous avons été coupés en deux [par la norme] et forcés à rester d'un côté ou de l'autre de la faille <sup>186</sup> ». Dans ses différents textes il dénonce de façon radicale l'ordre binaire. Aucune partition ne peut être recevable, ni entre l'homme et la femme, entre l'organisme et la machine, entre l'humain et l'animal ni même entre le vivant et le mort.

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, 2020.

<sup>178</sup> Preciado P. B., *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset, 2019, p. 28.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>181</sup> *Ibid.*

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>186</sup> *Ibid.*

Ce nouveau nom (Paul Beatriz Preciado) devient son nom propre selon deux modalités. Premièrement lorsqu'il décide de greffer un prénom masculin à celui, féminin, qui lui a été attribué par l'Autre, il qualifie ce nouveau prénom d'« hétérogène <sup>187</sup> » pour signifier la multiplicité qui le constitue. « Ils disent identité. Nous disons multitude. <sup>188</sup> » Par son choix il attribue à son nom propre un sens, en plus de sa référence. Deuxièmement ce nom choisi devient son nom propre en tant que le signe « propre à un seul <sup>189</sup> », c'est à dire signe singulier. (Nous reverrons plus loin cette appellation de signe « propre à un seul »). Il redouble ainsi son nom d'usage d'un nom de jouissance, par lequel il se singularise. Cette mutation se fera en payant de son corps <sup>190</sup> ce nouveau nom.

Dans son effort de dénonciation et de démolition du système binaire, c'est le fondement de l'ordre symbolique qui est visé. Sa position est un accès direct à l'illimité « Je suis la multiplicité du cosmos enfermée dans un régime politique et épistémologique binaire <sup>191</sup> ». Cette multiplicité est éprouvée comme « l'annonce d'une prolifération à venir <sup>192</sup> ». Les normes sont vues comme des frontières découpant arbitrairement un territoire. Il n'est pas dupe de la fiction normative du genre et affirme son statut de « migrant du genre <sup>193</sup> ».

Le symbolique est un facteur d'ordre seulement s'il y a un consentement, une croyance en sa valeur. Les propos et les textes de P. B. Preciado trouvent un écho dans nos sociétés où se manifeste de diverses façons la chute de cette croyance. « Nous sommes les athées du système sexe, genre <sup>194</sup> », dit-il en parlant au nom de la multiplicité qu'il annonce.

### Réalisme et nominalisme

Dans la période qui précède son dernier enseignement Lacan considère que semblant et réel ne sont pas disjoints. Il élabore ses avancées en soutenant qu'il y a du savoir dans le réel. Ainsi les constructions de cas sont conçues sur des structures déjà là, la structure est considérée comme étant dans le réel. Lacan choisit à cette période la voie du réalisme, telle que l'entend cette thèse de la connaissance depuis l'héritage de Platon. Ceux qu'on appelle les réalistes croient que les fictions, les idées, les concepts existent dans la réalité, c'est-à-dire hors de l'esprit qui les conçoit.

Le réalisme de Lacan, c'est un réalisme logique de la structure. Cette conception – impliquant ce réalisme de la structure dans l'expérience analytique – s'oppose à la

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 225. En grammaire un nom est dit hétérogène quand il change de genre en changeant de nombre. Ainsi amour est masculin au singulier et féminin au pluriel. Hétérogène peut donc aussi renvoyer à la multiplicité dont Paul B. Preciado se définit.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>189</sup> « on dit singulier le signe propre à un seul, qui est appelé terme discret » Alferi P., *Guillaume d'Ockham le singulier*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 23. Cf., *Quodlibeta Septem*, V, quaestio 12, p. 529.

<sup>190</sup> « J'ai payé de mon corps le nom que je porte. », Preciado P. B., *Un appartement sur Uranus*, op. cit., p. 29.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 85.

conception nominaliste de la connaissance. À l'époque médiévale réalisme et nominalisme ont donné lieu à de puissantes controverses.

Le nominalisme (promu par Guillaume d'Ockham) pense la singularité de chaque chose. Cette conception pose que « Toute chose hors de l'esprit est réellement singulière et une en nombre <sup>195</sup> ». Tout le reste (l'idée d'espace, de quantité, la qualité avec ses modalités, la relation d'une chose à une autre...) tout cela ne sont que des fictions. Le singulier est seul susceptible d'être intuitivement perçu. La réalité et les mots y sont considérés comme absolument disjoints et l'universel est mis au même titre qu'un concept, c'est à dire modifiable. Le nominalisme fait apparaître que les signifiants maîtres ne sont que des semblants. D'après G. d'Ockham le libre arbitre est une évidence, cette position ainsi que sa conception d'une contingence généralisée lui ont valu une hostilité notable des représentants du clergé et de ceux du pouvoir politique au Moyen Âge.

La visée de l'analyse étant une modification du réel par le langage, Jacques-Alain Miller énonçait en 1985 que « la psychanalyse, si elle est possible, ne peut absolument pas être nominaliste. Elle ne peut pas être pour Ockham <sup>196</sup> ». L'« artificialisme du signifiant <sup>197</sup> » contenu dans le nominalisme, comme l'indique J.-A. Miller à cette période, l'amène à établir cette théorie de la connaissance comme inadéquate à approcher le rapport entre semblants et réel. Cependant il cherche déjà dans ce cours à accorder une place à « l'artifice signifiant » des constructions établies en analyse. Il avance que Lacan tient une position conjoignant le réalisme de la structure avec la notion créationniste du signifiant. L'articulation de ces deux positions s'effectue à partir de la notion de temporalité d'après coup. Il y a du déjà-là, mais après coup. Au long de ses Cours d'Orientation lacanienne, il repérera, à l'envers de sa position précédente, que le Tout Dernier Enseignement de Lacan contient une proximité d'idée avec le nominalisme.

Ce Tout Dernier Enseignement (TDE) fonde autrement le rapport des semblants et du réel. Ce n'est plus qu'il existe un savoir *dans* le réel, mais un savoir *sur* le réel. Le savoir est là réduit au rang d'une élucubration, le symbolique à celui d'une fiction. La pensée n'est alors que de l'imaginaire, un imaginaire sur du symbolique. (Lacan parle alors d'imaginarisation du symbolique). « Le TDE prend implicitement le parti du nominalisme de G. d'Ockham, c'est-à-dire le parti de la singularité radicale ou pour le dire autrement, de la « différence absolue <sup>198</sup> ». De plus, la règle d'économie de moyen chère à G. d'Ockham se retrouve, chez cet « ultime Lacan », jusque dans le principe d'économie des mots, avec moins d'hypothèses dans ses constructions et l'abandon des circonlocutions dans sa façon de s'exprimer. Lacan ne cherche plus à faire entendre l'impossible, mais il pratique un retour aux données immédiates, avec une équivalence

---

<sup>195</sup> Alferi, P., *Guillaume d'Ockham le singulier*, op. cit., p. 29.

<sup>196</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 avril 1985, inédit.

<sup>197</sup> *Ibid.*

<sup>198</sup> Georges (De) P., *Lacan Ultime*, cours prononcé dans le cadre des enseignements de l'ECF (2019-2020), inédit.

des consistances donnant une place importante au corps. Il oriente la psychanalyse vers « la singularité de chaque parlêtre comme étant singulier <sup>199</sup> ».

### Traversée des frontières

Dans les articles que P. B. Preciado écrit entre 2013 et 2018, les signifiants se rapportant au passage de frontière (la voix de la traversée, la voix de la frontière, migrant du genre, voyageur du genre, constante transformation...) construisent une trame qui insiste au long des textes. Il considère qu'une « transition de genre est un voyage marqué par de multiples frontières <sup>200</sup> ». Il élève la traversée de ces frontières successives à la condition de l'espèce. « Le déplacement et la mutation, volontaires ou forcés, se sont convertis en conditions universelles de l'espèce <sup>201</sup> ». Cette « errance et cet entre-deux comme lieu de vie <sup>202</sup> », trouveraient-elles leur marque première dans un événement ? À l'âge de trois ans Beatriz entend son « père traiter de sales gouines dégueulasses deux filles étrangères qui marchaient en se donnant la main dans la rue ». Il continue ainsi ce récit « Ma poitrine s'est mise à bruler. Cette nuit-là, sans savoir pourquoi, j'ai imaginé pour la première fois que je m'échappais de ma ville et que je partais dans un autre pays. Les jours qui suivirent furent des jours de peur, et de honte. <sup>203</sup> » Une homosexualité féminine, une langue étrangère, une parole de l'Autre, un phénomène de corps, une jouissance et enfin l'idée de l'exil pour issue, tous ces éléments sont rassemblés dans cette scène décisive. Être en « trans », en traversée, est-ce sa façon de déjouer l'enfermement et donner corps à une liberté radicale, ayant trait aussi bien au réel (du sexe), qu'à l'imaginaire (du corps) et au symbolique (comme facteur d'ordre) ?

Sa conception du symbolique ravale cet ordre à n'avoir qu'une valeur de fiction. Mais ici ce discours suppose aucun impossible, tout en refusant radicalement une matrice symbolique. Sa négation de l'impossible vient de pair avec sa négation du réel, à ce niveau-là. Selon P. B. Preciado, « fabriquer un corps, avoir une identité légale et sociale est un processus matériel : cela nécessite un accès à un système de prothèses socio politiques <sup>204</sup> ». Il range sous cette appellation de prothèses les certificats de naissance, les contrats de mariage, documents d'identité, au même titre que les protocoles médicaux, les hormones, les opérations, donc symbolique et réel sont ici confondus dans un même « processus matériel ». « Empêcher ou restreindre l'accès à ces prothèses équivaut [selon lui] à rendre impossible l'existence d'une forme sociale et politique de vie <sup>205</sup> ». La multiplicité du cosmos se refuse à un enfermement.

---

<sup>199</sup> *Ibid.*

<sup>200</sup> Preciado P. B., *Un appartement sur Uranus*, op. cit., p. 37.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 281

<sup>205</sup> *Ibid.*

Le symbolique pour P. B. Preciado est une fiction, et l'imaginaire du corps a été liquéfié par la traversée volontaire des frontières de la différence sexuelle. Symbolique et imaginaire sont-ils pour autant des semblants pour lui ? Avec le TDE Lacan avance que « la logique binaire qui régit l'ordre symbolique et les systèmes classificatoires qui en découlent, tout cet appareil n'est qu'artifice <sup>206</sup> ». Ne nous trompons pas à faire équivaloir ces deux versions d'une dévalorisation du symbolique. La psychanalyse se distingue par un réel hétérogène aux semblants, valant référence, alors que P. B. Preciado ne connaît que fiction et organisme pour seuls domaines d'expériences.

---

<sup>206</sup> Georges (De) P., *Lacan Ultime*, op. cit.





## Une place pour le doute\*

Annie ARDISSON

Mina, étudiante de tout juste dix-huit ans, vient consulter au CMP parce qu'il lui est devenu impossible de se concentrer pour travailler tant elle est envahie de questions. Timide et très angoissée, elle a du mal à parler mais parvient à me dire qu'elle s'est confiée « sur internet » et que « ça s'est mal passé ».

Pendant plusieurs semaines, elle reste très inhibée, pourtant très assidue à ses rendez-vous, toujours là et à l'heure. Si le désir de l'analyste a pour horizon le rapport entre parole et jouissance, face à Mina, il s'est fait surtout présence, orienté par la nécessité de respecter son impossibilité de dire, condition essentielle pour pouvoir devenir destinataire de son tourment.

### **Avec elle, chaque mot compte**

Elle répond de façon brève aux questions qui ne concernent pas son malaise. Entre sa mère, d'origine africaine, et son père, natif du nord de la France, des dimensions sociales très différentes font toile de fond à l'exil de Mina comme sujet, plus vraiment adolescente et pas encore adulte : le sud et le nord, les noirs et les blancs, les musulmans et les catholiques. Dans sa fratrie, elle est l'aînée et avait huit ans lorsque ses parents ont divorcé.

Mina a côtoyé plus souvent sa famille maternelle, africaine, installée dans le sud de la France ; elle admire sa grand-mère car elle a surmonté beaucoup de difficultés : la migration, puis l'abandon par son mari. Seule, elle a élevé ses sept enfants et ne déplore qu'une seule chose : qu'aucun d'entre eux ne soit musulman pratiquant. Un voyage dans le nord avec son père et sa sœur, pour les fêtes de Noël, fournira à Mina l'occasion de se livrer un peu plus. Elle rapporte les paroles de sa grand-mère à son père, à propos de la nouvelle copine de celui-ci, d'origine maghrébine : « On veut pas savoir si elle est arabe, on veut savoir si elle mange du porc ? ». Des mots qui l'ont gênée, car elle-même et sa sœur n'en mangent pas. Elle précise que son père n'aurait rien répondu, alors qu'elle se demandait si ces paroles manifestaient un rejet et si elle et sa sœur étaient visées.

Le respect de cet interdit alimentaire s'inscrit dans le lien de Mina avec sa grand-mère maternelle qui lui parlait de la religion musulmane ; elle fournira peu d'explications sur sa croyance en un Dieu, hormis sa fonction de voiler le néant de la finitude « c'est trop difficile de se dire qu'après la vie y'a rien ». Au sujet de la religion dans sa famille maternelle, Mina précisera immédiatement que sa mère, elle, « mange de tout », fume, boit de l'alcool, sort avec ses amis et est très moderne.

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, janvier 2020.

Quant à ce qu'elle tait, elle va peu à peu l'aborder de manière allusive, qualifiant ses questions qui « sont pour plus tard », précisant qu'elle n'arrive pas à y répondre « parce que je ne sais pas qui je suis ». Tantôt elle se sent « dédoublée » : « quelqu'un veut me voler ma vie » « ça a toujours été là », tantôt elle se réapproprie ces deux parts d'elle-même : « c'est une partie de moi-même », sans savoir davantage où se situer : « quand je suis l'un je me dis que je serais mieux à être l'autre, et quand je suis l'autre je me dis que l'un était mieux ».

Si elle limite ses paroles, c'est parce que dire, « ça voudrait dire que c'est vrai », et ce qu'elle craint par-dessus tout c'est l'irréversibilité des réponses. Un point qui a orienté le travail vers une tentative de tempérer la jouissance plutôt que de l'interpréter.

C'est en évoquant un duel, une mise à mort, qu'elle poursuivra. Il lui faut tuer une personne qui lui vole sa vie, ou bien qui la dirige. « C'est une partie de moi qui veut me voler ma vie. Il faudrait que je la tue mais comment faire ? J'ai peur de tuer ce qu'il ne faudrait pas parce que je ne me connais pas. » Il lui faudrait parvenir à extraire (tuer) ce qu'elle vit comme étranger à elle-même et qui est tu. La formulation de cette idée va provoquer chez elle un regain d'angoisse. Pendant plusieurs jours, elle ne peut plus manger ; mais elle accepte de venir plus souvent, pour continuer à parler du « meurtre » possible de ce qui la dérange chez elle.

Par petites touches, elle déploie alors comment, en secret, depuis l'enfance, elle jouait à être quelqu'un d'autre, à être un garçon qu'elle prénommait « Thibaut » ou « Maxime », pour se fixer sur « Amine », en inversant les syllabes de son prénom. Mina avoue qu'aujourd'hui, elle ne sait pas vraiment dans quel genre elle se reconnaît et qu'elle a peur de se tromper.

Enfant, elle était « garçon manqué », partageant une complicité particulière avec son père qui exerce dans un domaine sportif où elle-même excellait. Elle était sur la voie de faire carrière dans les pas de son père. À l'école, elle jouait au foot et restait tout le temps avec des garçons. Pour elle, c'est la puberté qui est venue mettre un terme à tout cela : elle a dû « rentrer dans la normalité », se forcer à rester avec des filles : « Ça m'a saoulée ! », dit-elle.

Aujourd'hui, quand sa mère la pousse à se vêtir de manière féminine, elle accepte et peut même se trouver belle ; mais dans l'intimité de sa chambre d'étudiante, elle avoue qu'elle s'est parfois « habillée en garçon ».

Elle rentrera d'un week-end chez sa mère et à l'initiative de celle-ci, avec une coiffure très féminine. Tout d'abord à l'aise et d'apparence un peu plus joyeuse qu'habituellement, elle s'effondre rapidement : aucun semblant ne peut recouvrir complètement la question réelle qui s'est ouverte à elle, dans le rapport à son genre. Les prescriptions maternelles sont vouées à l'échec, hors du regard de la mère : « J'aimerais tellement que ça marche », « Je voudrais juste être normale ». « Être normale » est un énoncé qui se répète dans son discours. Mina est arrimée à l'idée d'une normalité et là où les problématiques transgenres se traduisent souvent par la

certitude d'appartenir à un autre genre que celui prescrit par son sexe biologique, c'est avec un doute envahissant qu'elle se débat. Faute de pouvoir en parler, c'est sur internet qu'elle a cherché des réponses et s'est retrouvée face à l'illimité des possibles : « Ça fait peur ! », dit-elle. Mina est à la recherche d'un signifiant qui pourrait lui permettre de se représenter et c'est précisément ce point que recouvre son questionnement sur son genre, « attracteur symptomatique <sup>207</sup> », réactualisation de son « jeu » d'enfance : se penser garçon. Chez elle, pas de certitude, de « on le sait, soi » comme l'a formulé Éric Laurent lors des 49<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne, mais plutôt l'envers, un doute envahissant.

Mina est aux prises avec « l'inquiétante étrangeté du genre <sup>208</sup> » comme le dit Clotilde Leguil, derrière quoi se loge la question de la différence : une affaire de langage, soit « le réel du choix qui est la définition minimale de la castration <sup>209</sup> ». Marie-Hélène Brousse souligne la fonction de la différence qui opère pour, dans le même temps, séparer et lier, constituant des binaires permettant une mise en ordre dans le symbolique <sup>210</sup>. Une opération délicate pour Mina, à bien des égards.

Le sens en français de son vrai prénom est en rapport direct avec la religion, dont on voit la fonction d'accroche – certes très ténue – pour elle. Dans l'enfance, s'auto-nommer par des prénoms masculins français permet un nouage du traitement par l'imaginaire du défaut de signifiant pour dire son être. Trouver un prénom musulman (qui a aussi un rapport avec Dieu) à partir de l'inversion des lettres de son propre prénom, lui permet un pas de plus. Sur internet, Mina a pu inscrire cette auto-nomination dans l'Autre anonyme et distant des réseaux sociaux. Mais elle y a aussi découvert la multitude des possibles qu'offre la sortie de la binarité du genre.

Une question complexe que Mina affronte dans la solitude du silence : « Pas possible dans ma famille », dit-elle, en évoquant cette fois les propos de sa grand-mère maternelle qui condamnent violemment tout ce qui s'éloigne de la tradition qui est la sienne, orientée par la religion musulmane. Jacques-Alain Miller souligne que l'islam est spécialement adéquat à donner une forme au non-rapport sexuel : « l'islam dit ce qu'il faut faire pour être une femme, pour être un homme, pour être un père, pour être une mère digne de ce nom, là où les curés, les rabbins, ne parlons pas des professeurs laïques, vacillent <sup>211</sup> ».

C'est dans un registre imaginaire qui promet un Autre pourvoyeur de solution que Mina tente alors d'exprimer son scepticisme : « Je me dis que... c'est pas possible..., je suis sûre que Dieu va faire une mise à jour ».

Mina se présente peu après avec une autre coiffure, qui la masculinise discrètement. Pas plus que les semblants de l'Autre, le regard n'offre de réponse à sa

---

<sup>207</sup> Castel P.-H., *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, 2003, p. 370, cité par Maleval J.-C., *Repères pour la psychose ordinaire*, Paris, Navarin, 2019, p. 190.

<sup>208</sup> Leguil C., *L'être et le genre*, Paris, PUF Quadrige, p. 83-106.

<sup>209</sup> Brousse M.-H., « Le trou noir de la différence sexuelle », *Le Zappeur, Newsletter* des JIE 6, 2 mai 2019, disponible sur internet.

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », Intervention de clôture à la 3<sup>e</sup> Journée de l'Institut de l'enfant, 21 mars 2015.

question, c'est pourquoi je ne dis rien sur son apparence, dont elle ne dit rien non plus. Par la suite, elle se met à énumérer ses qualités physiques en faveur d'être une femme ou d'être un homme, « Pour une femme, je suis en bonne place ; pour un homme, je suis faible. »

M.-H. Brousse remarque que la formulation contemporaine de *transgenre*, et non plus *transsexuel*, « marque que "trans" touche l'être de discours et non pas le manque à être <sup>212</sup> ». Mina parle toujours de genre et non de sexuel ou de sexualité, pas plus qu'elle ne fait allusion à une jouissance particulière dans le fait de « s'habiller en garçon ». Jean-Claude Maleval, en référence à Lacan <sup>213</sup>, souligne que « La composante transvestie est quasiment nulle chez la femme. » Pour Mina, la fonction du regard, donc de l'image, est en jeu ; elle s'habille en garçon chez elle, c'est-à-dire hors du regard. Les tentatives de sa mère pour la féminiser (*brushing*) ne fonctionnent que sous le regard de sa mère ; en entretien, elle s'effondre. Sa mère la pousse à jouer des semblants féminins, (à se « donner un genre » comme le dit l'expression) et c'est en appliquant les recettes maternelles, qu'elle cherche l'effet produit par une apparence masculine. L'été venu, sa mère la fait coiffer de tresses africaines, à la tenue moins éphémère que le *brushing* ; elle s'en dira satisfaite.

Peu à peu Mina parle, jusqu'à dévoiler ce qui l'a conduite à consulter : une aventure, un lien amoureux qu'elle a entretenu sur internet avec une jeune femme à qui elle a fait la cour, se présentant à elle comme étant « Amine ». À l'abri de l'anonymat permis par le monde virtuel, le jeu de son enfance a pu se poursuivre jusqu'à ce que, dans la perspective d'une rencontre prévue, elle rectifie le mensonge, provoquant la fureur de son interlocutrice, dont les reproches ont précipité son malaise. Après l'aveu de la supercherie, « elle a continué à me "genrer" comme un garçon quelque temps », dit-elle, avant de mettre fin au lien virtuel en lui renvoyant l'incongruité de son attitude.

Le lien transférentiel a permis à Mina une cession de sa jouissance silencieuse et, par une parole adressée, de cheminer un peu vers l'« insoutenable légèreté du genre <sup>214</sup> », en ce territoire où, pour chacun, « le texte fait défaut <sup>215</sup> ».

Ce sont surtout des femmes qui l'entourent dont elle parle : grand-mères, mère et sur internet, c'est à une femme qu'elle a adressé des mots d'amour, elle qui a du mal avec son devenir femme. Peut-être que la « vérité », que Mina ne peut pas dire, ne concerne pas son genre mais son orientation sexuelle ; être un homme serait alors une solution pour aimer une femme en toute normalité.

Chez elle le goût de la norme ouvre à la haine de soi, norme dont Lacan nous a appris qu'elle n'est pas sexuelle mais sociale, car elle est une conséquence de la

---

<sup>212</sup> Brousse M.-H., « Le trou noir de la différence sexuelle », *op. cit.*

<sup>213</sup> Maleval J.-C., *Repères pour la psychose ordinaire*, *op. cit.*, p. 193.

<sup>214</sup> Leguil C., *L'être et le genre*, *op. cit.*, p. 1-21.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 20.

rencontre avec l'Autre. « Être normale », chez Mina, désigne alors l'impossible du choix.



# Je veux devenir une femme\*

Karim FENICHEL

## La rencontre

Camille, dix-sept ans, est adressé pour « psychothérapie » par une équipe universitaire spécialisée dans le transsexualisme.

Je vois arriver un adolescent androgyne, de taille moyenne, le visage acnéique et juvénile aux traits fins. Il porte les cheveux mi-longs et laisse pousser ses ongles. Il est vêtu d'un *sweat* rose, ample, d'un *jean* taille *slim* et de baskets en toile ayant comme motifs inscrits des roses rouges. Camille, qui est né avec un phénotype « garçon », a fait la demande de changer de sexe afin de devenir une fille auprès de cette équipe spécialisée. Mais, n'étant pas majeur, il n'a pas pu intégrer le protocole de prise en charge. La réponse qu'il a obtenue, de différer sa demande, ne l'a pas satisfait, car il ressent une urgence subjective. C'est maintenant qu'il a besoin d'être pris en charge, car, dit-il : « le temps presse ; plus le temps passe, plus [son] corps se transforme de manière irrémédiable en corps d'homme, à cause de la testostérone ». Il ajoute que « la testostérone influence l'évolution de [son] cerveau et de [son] corps dans la voie masculine ». C'est précisément ce qu'il ne veut pas. Ce qu'il souhaite, c'est « être une femme ». Ce n'est pas l'urgence médicale qui doit être ici traitée mais l'urgence subjective énoncée par le sujet. Comme l'indique Lacan dans les *Écrits* : « Il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, si les qualifier de l'article défini était trop dire, ou bien encore trop désirer <sup>216</sup> ».

## Anamnèse

Élève plutôt brillant jusqu'à présent, les parents ont observé une baisse des résultats scolaires ainsi qu'un désinvestissement des apprentissages. Leur enfant s'isole souvent dans sa chambre et passe beaucoup de temps sur son ordinateur à jouer ou à discuter sur des forums avec « des inconnus ». Les parents rapportent des propos suicidaires tenus à la maison qui les ont alarmés.

En outre, le patient a arrêté du jour au lendemain le sport de compétition qu'il pratiquait depuis l'enfance, sport dans lequel son père excelle. Il a également stoppé de manière brutale l'instrument de musique dont il jouait très bien.

En séance, Camille exprime un affect dépressif et de la tristesse. Le sentiment intime de la vie fait défaut. Cela fait un an, selon les dires du patient, qu'il « se sent mal dans sa peau ».

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, décembre 2019.

<sup>216</sup> Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.

À peu près à la même période, lui est apparu sous la forme d'une révélation, une première idée incongrue qu'il a longtemps gardée pour lui, mais n'y tenant plus, qu'il a fini par dire à une amie proche. Cette idée qui l'obsédait était de se déguiser en femme. À sa grande surprise, son amie ne s'est pas moquée de lui mais n'a pas non plus donné consistance à sa demande. Déçu, il s'en remet à internet et discute sur des forums avec des semblables ayant des préoccupations similaires. Il se rend vite compte que le « se déguiser en femme » initial ne correspond pas à sa quête ; ce qu'il veut désormais c'est « devenir une femme », c'est-à-dire changer de sexe. Il se reconnaît dans une nomination venant de l'Autre, utilisée sur les forums sous le signifiant « transgenre ». Cette jouissance qui l'anime et qu'il éprouve fait certitude, c'est à dire qu'il y a peu de dialectique possible. Je remarque, en l'interrogeant sur le processus de changement de sexe, qu'il peut difficilement mettre des mots dessus. Le sujet est à la fois dans une perplexité et dans une réticence vis-à-vis de cette question qui le rend discrètement persécuté si je me fais trop insistant. Les entretiens ne favorisent pas l'émergence d'un roman familial avec une trame narrative *hystoriciant* la vie du patient.

L'anamnèse ne retrouve pas d'évènements traumatiques dans l'enfance, ni de choix précoce du sujet vers une position féminine par l'intermédiaire de jeux ou de déguisements féminins. Rien non plus dans l'examen ne permet de nous orienter vers une pathologie génétique ou endocrinienne.

Je décide de me mettre du côté du sujet, et de tenir, autant que possible, à distance le discours de l'Autre, c'est à dire des parents qui sont dans une angoisse et une culpabilité massive sur ce qu'ils « auraient mal fait », c'est-à-dire que les parents eux-mêmes sont dans une urgence subjective. Ils ont tous les deux un bon niveau socio-économique et sont cultivés.

Camille a été jusqu'à son adolescence un enfant unique, studieux, modèle, parfaitement « hétéronormé » qui satisfaisait pleinement aux idéaux parentaux. C'est du moins ce que sous-entend le discours parental.

Le père est un homme âgé, retraité, qui a récemment connu une période de deuil avec le décès de ses deux parents dans un intervalle bref. Ce dernier s'est beaucoup occupé d'eux durant leur fin de vie. Il est sorti de cette épreuve autant affecté qu'éprouvé. Lorsqu'il a trouvé dans la chambre de son fils des hormones féminines achetées sur internet sans prescription médicale, il a été pris de panique. Ce père ne veut pas croire à la demande de son fils, il la considère comme une lubie qui va passer comme elle est venue.

La mère de Camille, plus jeune que le père, a une apparence plutôt masculine. Elle est plus en retrait que son mari et se montre également plus calme. Tout aussi inquiète, elle entend la souffrance de son fils et voit bien « qu'il est mal dans sa peau ».

En entretien, le sujet me confie le mépris qu'il a pour son corps tel qu'il se présente actuellement : ses épaules sont trop larges, ses mains pas assez fines. Son sexe



l'embarrasse et le « dégoûte », il le juge « inutile » voire « ridicule ». L'identification au Nom-du-Père et au phallus font défaut.

Camille a peu de libido et n'exprime d'ailleurs pas d'attirance particulière pour un sexe ou pour un autre, autrement dit son orientation sexuelle n'est pas encore fixée. La sexualité et le jeu de séduction ne sont pas tellement son affaire. Jusqu'à présent il n'a eu que des flirts, avec des filles, sans plus.

Malgré une apparence assez timide et empruntée, le sujet est déterminé dans son choix. Qu'à cela ne tienne, puisque le corps médical refuse de l'intégrer dans un protocole de soins et lui refuse l'accès à la prescription d'hormones, il les achètera sur internet, en utilisant des voies parallèles. Ses « amis » rencontrés virtuellement sur les forums lui conseillent des médicaments ainsi que les posologies. Camille se pense suffisamment au courant des effets secondaires et des transformations corporelles auxquelles il peut prétendre, minimisant les risques liés à son automédication.

Ce qui l'anime un peu et lui procure une jouissance indicible, c'est d'être pris pour une femme dans la vie quotidienne, par exemple au téléphone, ou dans la rue, par des gens qui ne le connaissent pas. L'adolescent travaille le timbre de sa voix pour le rendre plus aigu.

Certains camarades au lycée lui ont ouvertement demandé s'il était transgenre. Il hésite à faire son *coming out*. Il est d'ailleurs très gêné en sport et évite de se dénuder de peur que les autres voient sa poitrine qui commence à pousser. C'est toute l'ambivalence du sujet qui fait tout pour ressembler à une femme, et qui craint en même temps le regard et le jugement de l'Autre sur son corps. J'interviendrai auprès de son médecin généraliste pour qu'il soit dispensé de sport et évite d'interroger ce paradoxe qui ne fait pas division pour le sujet, le savoir étant de son côté.

Au fil des séances, Camille reprend confiance en lui et recommence à investir l'école, suffisamment pour parvenir à se projeter dans un ailleurs sous la forme d'études à l'étranger. Il commence à prendre des cours de japonais et se remet à la lecture et aux jeux vidéo.

Il partira un week-end, sans ses parents, dans un pays étranger qui l'accueillera pour ses études universitaires. Ce pays n'a pas été choisi par hasard. Il y fera la rencontre d'une autre personne « trans » rencontrée sur le net. Cette amie est plus avancée dans son processus de changement de sexe, puisqu'elle est inscrite sur une liste d'attente pour une opération. Elle a également obtenu le droit de changer de prénom. Cette rencontre dans la réalité, apportera une part de déception chez notre patient, qui trouvera cette amie déprimée. Pour autant cela ne le fera pas dévier de son choix.

D'ailleurs, Camille m'avoue qu'il a choisi son prénom de fille mais refuse de me dire lequel. Le patient termine son année scolaire et est reçu dans un master dans l'université qu'il visait. Il interrompt ses séances peu de temps avant son bac. Tout

laisse à présumer qu'il est parti à l'étranger pour poursuivre son parcours et peut-être, « devenir une femme ».

## Se nommer *Rire*\*

Christine De GEORGES

J'ai rencontré huit fois une jeune personne de quatorze ans qui a demandé un rendez-vous sur les conseils d'une tante qui travaille chez un médecin.

Elle s'adresse à moi avec précaution, en présence d'un de ses parents les deux premières fois, puis seule. « Je viens pour comprendre comment je fonctionne » dira-t-elle au bout de deux séances. Elle cherche à exprimer son malaise et livrera la solution qu'elle a trouvé dans le terme *transidentité* et le prénom qu'elle s'est donné.

C'est vers la fin de l'année de cinquième de collège alors qu'elle a douze ans, qu'elle éprouve un trouble de l'image du corps. « Je me sentais mal en me regardant dans le miroir ». « Est-ce que c'était moi ou pas ? ». « Je ne supportais pas de me voir en sous-vêtements, ni de me mettre en maillot à la plage ». Quand je lui demande si quelque chose avait changé dans ce qu'elle voyait dans le miroir, elle répond que les seins apparaissaient et que ça la dégoûtait.

Enfant, elle préférait jouer au foot avec les garçons, comme elle le faisait avec son grand-père, plutôt qu'avec les filles. Si sa mère lui achetait des robes, elles étaient vite déchirées ou pleines de boue. De son lien à sa mère sur lequel je l'interroge, elle dira plusieurs choses. Lors des séparations du matin en maternelle, elle s'accrochait à elle et l'institutrice devait la tirer par les jambes pour qu'elle rentre en classe. Au décours de petits caprices alimentaires de son enfance, sa mère pouvait régulièrement lui adresser des réflexions pénibles : « tu vas devenir obèse » ou « tu vas finir anorexique ». Dès son plus jeune âge, elle a eu des cheveux longs « jusqu'aux fesses » et sa mère passait des heures à peigner et à tresser ses cheveux. « Elle me prenait pour une Barbie », dira-t-elle.

Alors que l'été de cette année de cinquième lui a été pénible, nous reconstituons que c'est à ce moment-là qu'elle rencontre un cousin beaucoup plus âgé qu'elle, une trentaine d'années, venu pour les vacances avec le compagnon qu'il venait d'épouser. Ils ont parlé ensemble de fleurs et d'animaux. Ils étaient très joyeux. « J'étais très émue, je les voyais heureux et c'était bien ». Elle me parle de cette rencontre après m'avoir expliqué qu'elle était fille unique, qu'elle a toujours su que ces parents avaient eu du mal à l'avoir et que c'est pour cela qu'ils étaient assez âgés. Elle a su très récemment d'ailleurs qu'elle était née d'une fécondation *in vitro*, ce dont elle dit se moquer.

On peut considérer que l'éprouvé de joie dont elle me fait part dans cette rencontre a une place spéciale. D'une part, il s'érige sur fond de malaise du corps et de son image. Nous pouvons faire l'hypothèse que c'est la jouissance qui donne alors une existence de corps, quand l'image spéculaire est ébranlée. D'autre part, elle évoque cet

---

\* Texte présenté lors du Séminaire Interne de l'ACF en ECA, Nice, mai 2020.

éprouvé de joie en contrepoint du ressenti d'une certaine lourdeur de l'existence auprès du couple parental. On pourrait dire que, à l'encontre du couple classique, hétérosexuel, douloureux de ses parents dont elle est issue, elle entrevoit la possibilité d'une autre modalité d'existence, devant le tableau d'un couple joyeux, aux propos fleuris.

En quatrième, elle ne supporte plus que les autres l'appellent par son prénom et selon son expression, qu'on *la féminise*. Elle décide en deux temps de couper ses cheveux jusqu'aux épaules, puis très courts. Il faut noter qu'elle a une frange, comme un rideau qui cache le plus souvent ses yeux. Un jour, sous la frange, un de ses yeux porte une lentille bleue et cela donne une étrangeté à son visage. Je constate sans le dire que cette lentille recouvre et masque en partie son regard, en même temps qu'elle est là pour se montrer. La question de son rapport au regard, caché, montré, reste en suspens.

Pendant son année de quatrième, elle dit qu'un jour elle est « tombée sur le mot transidentité », « je n'étais pas sûre que ça soit ça ». Elle commence alors à parler de ses difficultés et de ses questions à ses amis. Une lui dit que ça n'est pas grave, un autre se met à lui dire « il » au lieu de « elle » ; et elle considère qu'il le fait naturellement.

En général, elle dit se « foutre un peu de tout » et que c'est pour ça qu'elle se moque d'être née par FIV. Je lui demande ce qui est important pour elle. Elle répond que c'est de rigoler avec quelques amis qu'elle choisit ; alors qu'elle s'éloigne de ceux qui pourraient « être toxiques ou envoyer des mauvaises ondes ». Avec ceux-là, elle ne se sent pas en sécurité. Elle peut tomber amoureuse ou amoureux, d'un garçon ou d'une fille, peu importe. La sexualité avec un partenaire n'est, par ailleurs, pas sa question.

Elle aime dessiner, dessine souvent des *mangas*. L'univers de sa chambre est constitué d'affiches de *Cosplayeurs*. Le *cosplay* est un mot-valise composé des mots anglais « cos », pour « costume » et « play », pour « jouer ». Les affiches dont elle s'entoure présentent des personnes déguisées en personnages de mangas. Je lui dis à ce propos qu'on ne sait pas toujours s'il s'agit de garçon ou de fille. Elle me répond que ce sont les yeux qui les distinguent. Sa remarque n'est sûrement pas sans lien avec son rapport au regard. Plus tard elle voudrait faire de l'image un métier, en étant graphiste ou *designer*.

Elle parie sur la jouissance. Elle se met depuis peu à apprendre le piano parce qu'elle voudrait savoir si par exemple en jouant le morceau « *Bohemian Rhapsody* » du groupe *Queen*, elle obtiendra la même émotion qu'en l'écoutant.

Elle a voulu changer de prénom. J'apprends parce que je le lui demande, qu'elle se fait appeler d'un prénom d'origine biblique, issu de l'hébreu, qui signifie « Dieu rit » « Dieu sourit ». C'est un prénom courant chez les israélites, communauté à laquelle sa famille n'appartient pas. Par ce prénom, elle *s'auto-nomme*, s'autonomise de ses origines culturelles comme de la condition de son corps sexué de par sa naissance.

Elle se donne une identité singulière de jouissance. « Mon prénom, c'est : Rire, je voulais qu'il signifie quelque chose ».



## Au rayon fille\*

Pascale JOLY-SAPORTA

Pour commencer, je citerai Clotilde Leguil dans *L'être et le genre*, « s'il est impossible de "répartir le sexe en termes de rôle" <sup>217</sup> », soit de réduire les positions sexuées à des rôles attribués par les normes sociales, c'est qu'il y a un « au-delà de tout ce jouer <sup>218</sup> ». « Cet *au-delà* renvoie à un désir et à une jouissance qui n'entrent dans aucune normalité. <sup>219</sup> »

Adèle, une jeune fille de vingt-trois ans, me rencontre au cabinet parce qu'elle est attirée par les filles et elle s'adresse à la psychanalyse pour l'aider à se normaliser : « avoir une famille, des enfants, un métier ». Il s'agira bien sûr de se décaler de cette demande, la visée de la psychanalyse se trouvant être à l'exact opposé. Elle voudrait « s'ouvrir aux garçons », mais elle dit avoir « comme un blocage, un rejet ». Entre fille ou garçon, elle ne sait pas vraiment où se situer, ni quel partenaire choisir. Adèle est dans l'embarras du choix. Il y a urgence à dire.

Indécise, entre l'image d'une famille parfaite, idéale et conforme, et son attirance pour les filles, la question devient pour elle cruciale et existentielle. Elle ne sait pas comment faire ni quel chemin prendre. Alors elle interroge : « Quand on est lesbienne, on le sait, on ne le devient pas ! Moi, je le suis devenue ! »

Éducatrice dans une institution d'adolescents polyhandicapés, elle prépare parallèlement le concours d'entrée dans la police. C'est le « métier de ses rêves ». Elle a déjà passé son permis moto pour augmenter ses chances de réussite.

Adèle a douze ans quand ses parents se séparent suite aux infidélités répétitives et notoires de monsieur. La famille vole en éclats. Elle se dit traumatisée par cette période où elle se trouve au cœur des règlements de comptes parentaux. Adolescente « rebelle », agressive envers sa mère, et « fusionnelle » avec son père, elle ne trouve pas sa place. Elle insiste pour vivre chez son père parce qu'elle y est gâtée ; mais elle ne supporte pas la compagnie de ce dernier. À dix-huit ans elle retournera vivre chez sa mère et son beau-père qui représentent pour elle une famille protectrice et aimante.

### Dans la famille d'Adèle : le père

Elle reproche à son père de ne pas assumer son rôle, de ne pas l'avoir protégée des conflits parentaux, d'avoir été menaçant et injurieux. Elle le décrit comme « un homme à femmes, qui les veut toutes, malgré qu'il soit en couple, et qui se lasse vite ».

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, février 2020.

<sup>217</sup> Leguil C., *L'être et le genre*, Paris, PUF, 2015, p. 110.

<sup>218</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 82.

<sup>219</sup> Leguil C., *L'être et le genre*, *op. cit.*

Elle dit avoir honte de son attitude envers les femmes. C'est « un séducteur, un manipulateur, un pervers narcissique », qui se confie à Adèle et sa sœur de quatre ans plus jeune, depuis toujours, quant à ses aventures amoureuses et ses infidélités. Le premier temps du travail en séance permettra à Adèle de dire son malaise et sa gêne face à ces confidences paternelles qui la dérangent et qu'elle désapprouve. Elle y mettra un terme en invitant son père à ne plus échanger avec elle à ce sujet. Elle maintiendra dans un même temps une relation qu'elle estime agréable et moins destructrice. Cette question apaisée, une autre se dessine.

### **La mère et le beau-père**

La mère d'Adèle s'est remariée : elle vit désormais avec son beau-père et avec la fille polyhandicapée de ce dernier, plus âgée qu'Adèle, ce qui a orienté son choix professionnel d'éducatrice. L'arrivée de ce beau-père admiré a fait basculer sa vie. Si elle consulte, c'est parce qu'il n'y a plus de limite à ce qu'elle est prête à sacrifier pour lui plaire. Elle énonce : « Mon beau-père, c'est notre sauveur ! Il pourrait faire justice lui-même pour protéger sa famille. Il assume son rôle. C'est un *morceau* ! »

À ce beau-père, il est exclu d'avouer son choix d'objet. Adèle en a déjà fait l'expérience : « À seize ans quand j'ai dit à mon père et à ma mère que j'aimais les filles, je les ai détruits. Si mon beau-père l'apprenait, cela ferait exploser ma famille. Ma mère et mon beau-père ne le supporteraient pas. ». Terrifiée à l'idée de « tout faire exploser », elle est prête à tout pour faire plaisir à cette famille.

Entre un père dont elle dit qu'« il n'assume pas son rôle de père » et ne « protège pas ses filles par lâcheté », et un beau-père « sauveur » et « macho », Adèle cherche une référence masculine acceptable.

Il y a dans le cas d'Adèle, deux aspects : le choix d'une position sexuelle et le choix d'objet, c'est-à-dire sa préférence pour les filles. Adèle est profondément désorientée, embarrassée, autant en ce qui concerne son orientation sexuelle que son choix de partenaire.

Côté identification, on ne trouve pas chez elle, à proprement parler, une classique identification aux hommes qui se traduirait, par exemple, dans une position virile. Son discours est très enseignant. Pour le dire, elle emprunte à l'époque un vocabulaire psychologisant en vogue : « Quand on est lesbienne, on le sait, on ne le devient pas et moi, je le suis devenue ! C'est la mauvaise image que j'ai de mon père qui m'a influencée. Je me suis dirigée vers les femmes parce que je me sens en confiance avec elles comme je le suis avec ma mère. » Selon elle, ce père à qui elle ressemble, lui a transmis une image négative des hommes.

Elle énonce ce qu'elle nomme sa logique : « Tôt ou tard, même s'il a une vie parfaite, un homme se lasse et va voir ailleurs. Il y a toujours tromperie. » C'est ainsi qu'elle explique son rejet des hommes et sa crainte de leur ressembler quand elle se montre infidèle.



Ce qu'elle dit sur le choix d'objet, sur ses partenaires, éclaire la singularité de sa position et permet d'en savoir un peu plus. Dans la logique d'Adèle, le trait qu'elle repère et qui signe la différence sexuelle c'est l'infidélité. Elle préfère les filles, plus fidèles. Si elle est attirée par les femmes c'est parce que ce ne sont pas des hommes. Pour résumer, Adèle ne fait pas usage du discours phallique qui dans sa logique binaire ne propose que les deux catégories : homme et femme.

Quand elle consulte, elle n'aborde évidemment pas les choses en ces termes, elle est dans une tout autre urgence. Elle vient car elle entend répondre aux attentes de son beau-père. Elle annonce très clairement son programme : elle dit vouloir « s'autoriser à se laisser séduire, à plaire et à s'imaginer rencontrer un partenaire masculin ». Elle imagine en quelque sorte que « faire comme si » pourrait suffire à définir son être fille ou garçon.

### **Adèle**

À quinze ans elle flirte avec un garçon mais se refuse à aller plus loin. Imaginer « l'acte » la dégoûte. Elle se tourne alors vers une jeune femme plus âgée et très belle. Elle est attirée par son physique. Leur relation durera plusieurs mois. Après quelques aventures avec des filles, et quelques infidélités, elle rencontre une femme mariée sur le point de se séparer. Leur relation reste secrète et cela ne la satisfait plus. Elle dit vouloir une vie plus simple, une famille, une place assumée dans laquelle elle pourrait « vivre ses choix ».

Au fil des séances, elle fait des expériences. Elle tente de s'habiller « au rayon fille ». « J'ai toujours voulu être un garçon mais aujourd'hui je m'accepte comme je suis : une femme qui fait du sport, du foot, de la moto, qui est attirée par les femmes par rejet des hommes, mais qui maintenant s'autorise à s'imaginer avec un homme... beau et intelligent. »

Inscrite dans une logique binaire du *l'un ou l'autre*, ses identifications sont floues et non figées. Le travail consistera à ce qu'elle ne tranche pas trop vite afin de la laisser inventer le mode qui sera le sien. Il sera question de considérer le chemin dans lequel le sujet s'engage plutôt que la case dans laquelle se loger.

L'axe du travail est résumé dans le texte de François Ansermet faisant suite à l'intervention de Paul B. Preciado lors des 49<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne. Le monde change et se transforme. Il y a un monde qui s'invente et il y va de la responsabilité des psychanalystes d'aller dans le sens d'une pratique sans *a priori*, par-delà les présupposés et les préjugés, vers une pratique de l'invention. Il y a responsabilité des psychanalystes à inventer <sup>220</sup>.

---

<sup>220</sup> Cf. Ansermet F., « Entretien avec Paul B. Preciado », La Cause du désir, n° 104, mars 2020, p. 106-107.



## « Je suis un imposteur »\*

Jordan LAMOUREUX

« Je veux voir le psychologue du service pour m'assurer que maintenant, quand je viens à l'hôpital, on m'appelle *il* et que l'on sache que je suis un garçon ». C'est à partir de cette demande que j'ai rencontré Julie, adolescente de seize ans à l'époque, dans le service de médecine pédiatrique où je travaille. Elle est soignée depuis son enfance pour une maladie ayant nécessité beaucoup d'hospitalisations et obligeant encore aujourd'hui un suivi régulier de son évolution.

Julie affiche un *look* entièrement masculin, les cheveux très courts, coiffés à la garçonne, les habits achetés au rayon « homme » et les seins dissimulés par le port continu d'un *binder*. Elle entra dans mon bureau en me disant : « Ne m'appellez pas Julie, je suis Mathieu ». Julie sait, depuis ses quinze ans, qu'elle est née fille mais qu'elle est en réalité un garçon. Elle m'expliqua qu'elle savait depuis très longtemps que quelque chose n'allait pas chez elle, qu'elle ne s'était jamais reconnue dans ce qu'elle repérait comme le « modèle fille » et qu'elle comprit réellement ce qu'elle était, par sa découverte de plusieurs forums de transsexuels. Julie dit néanmoins ne pas aimer ce mot, préférant se ranger sous le signifiant « transgenre » car pour elle « transsexuel ça fait trop psychiatrique, trop sexuel et de toute façon le genre n'a rien à voir avec le sexe ». Elle exprima aussi l'engagement politique que revêtait cette identité « transgenre », se voyant comme faisant partie d'un groupe contre les attributions genrées de la société, une appartenance qu'elle investissait à travers l'idée d'une communauté. En ce sens, elle participait régulièrement aux groupes de parole « pour les trans » proposés une fois par mois par l'association LGBT. Elle demanda par la suite de devenir bénévole de l'association.

Malgré la déliaison qu'elle défendait entre sexe biologique et genre, elle souhaitait pouvoir entamer le plus vite possible une hormonothérapie pour transformer son corps en un corps d'homme. Elle savait qu'il lui fallait attendre ses dix-huit ans pour entamer une telle procédure. Elle se renseignait également sur un retrait chirurgical de la poitrine pour ne plus devoir « supporter d'avoir des seins » qui lui font « horreur » depuis la puberté.

Entendant l'impact de la nomination chez ce sujet plus qu'embarrassé, notre première rencontre sera marquée par mon consentement à l'appeler Mathieu et à utiliser le masculin pour le désigner. « Mathieu » est le nom qui deviendra d'ailleurs, officiellement son nouveau nom administratif, un an plus tard, après diverses démarches pour l'inscrire sur sa carte d'identité et en retirer son nom féminin. Le choix

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, mars 2020.

de ce nouveau nom lui vint de l'Autre, car Julie, avant de se nommer Mathieu, avait demandé à sa mère quel prénom elle lui aurait donné si elle était née garçon.

Par mon acceptation sans détour de l'appeler ainsi, Mathieu investit positivement notre rencontre et accepta ma proposition de revenir me voir pour continuer à discuter ensemble de cela, à défaut de défendre son identité au sein du service.

Mathieu était lycéen au début du suivi. La vie au lycée se passait difficilement pour lui, il se sentait très envahi par la présence des autres. Cet envahissement le conduisait à se mettre des écouteurs dans les oreilles pour se protéger du monde extérieur. Malgré le constat qu'il faisait d'être moins embêté par les autres au lycée qu'au collège, il était en grande difficulté et se sentait radicalement seul. Il était séparé de Charles, son ami du collège, un jeune adolescent qui revendiquait fortement son homosexualité avec qui il faisait « Un » contre tous les autres. Plusieurs décrochages scolaires se répétèrent durant la seconde avant la mise en place d'un dispositif de cours à domicile puis une éviction complète du lycée face à l'évolution, en parallèle, de sa maladie qui obligea la mise en place d'un nouveau protocole incluant plusieurs mois d'hospitalisation et une greffe de moelle osseuse.

Mathieu vit chez sa mère, avec sa petite sœur. Il en parti brutalement pendant plusieurs mois, à la suite de disputes très violentes avec sa mère. Il revint vivre chez elle après un passage à l'acte suicidaire dans le lieu de vie où il était alors hébergé. Il ne parle plus à son père depuis des années, exprimant un rejet et un dégoût fortement prononcés à son endroit. Sa mère a très rapidement accepté sa transidentité au point de le soutenir et de l'accompagner dans le processus de la transition.

Mathieu n'habite pas son corps. Il lui échappe, il se dérobe. Il se souvient qu'enfant, quand il était Julie, il vécut en maternelle des moments où son visage se transformait à ses dépens, l'empêchant de se reconnaître temporairement dans le miroir. Cela lui déclenchait une très forte angoisse. « C'était comme si mon visage changeait tout seul de forme, ça venait tout seul et d'un coup c'est comme si je n'existais plus, je disparaissais ». Il me dit également avoir beaucoup souffert de son surpoids qui motivait les insultes des autres enfants qui lui répétaient « T'es moche ! », « La grosse ». Son rapport au corps fut également impacté par l'évènement de la maladie qui l'avait obligé à se laisser manipuler, soigner, regarder durant les soins surtout durant ce moment très difficile pour lui où il fut mis en chambre d'isolement pendant plusieurs mois. Par l'apparition de la puberté, son corps devint de plus en plus difficile à supporter. Ses attributs féminins (notamment les seins, les menstruations et la forme de ses hanches) représentèrent un insupportable qui se doublait d'une altérité radicale, « ce n'est pas moi » affirma-t-il un jour en faisant référence à sa poitrine. Dès lors, les insultes firent retour dans le réel sous forme d'hallucinations auditives.

L'usage du vêtement comme « un second corps », déjouant les formes féminines, les rendant moins visibles, se constitua pour lui comme une première

tentative de s'approprier et de faire tenir ensemble son corps et son image. Je soutins cette trouvaille qui semblait également le contenir et lui permettre la création d'un style et une certaine obsessionnalisation par son besoin de se constituer un *planning* de tenues à la semaine. Cette fonction de l'habit comme trompe-l'œil, de la tenue qui vient faire tenir le corps, amena un réel apaisement des angoisses de morcellement avec lesquelles il était aux prises. Néanmoins ni cet usage ni le changement officiel de nom, suffirent à Mathieu pour faire *sinthome* et permettre une suppléance stable qu'il ne cessait de chercher dans le masculin.

Ainsi, dès ses dix-huit ans il commença à prendre des hormones. Un an après le début du traitement, Mathieu repérait que sa voix avait changé, son timbre était devenu considérablement plus grave, son visage plus « carré » et ses hanches plus discrètes. Il s'était laissé pousser les poils et finit par expérimenter de se raser pour la première fois la barbe.

Mathieu s'est dit satisfait des transformations de son corps et de ce gain de masculinité. Tout cela lui donna envie de se socialiser davantage en sortant « dans le milieu gay » avec ses amis de l'association LGBT. Je tentais alors d'accompagner et de réguler avec lui ses nouvelles expériences de jouissance et sa découverte du milieu de la nuit, une rencontre qui pouvait le déborder et le conduire à s'alcooliser fortement. Mathieu se définissant comme « homme transgenre homosexuel », il rencontra un garçon « non binaire » avec qui, il vécut ses premières expériences sexuelles. Celles-ci l'amènèrent à vivre un coït vaginal consenti et soutenu par son idée, partagée par son partenaire, d'être un homme malgré son sexe biologique. L'après-coup de sa rencontre avec le sexuel accentua fortement le morcellement et le délitement de son être. De plus, Mathieu continuait à créer parfois le doute par rapport à son genre et ce malgré les effets des traitements d'hormonothérapie. Il pouvait en effet être appelé Mademoiselle ou Madame, avec le ressenti, dit-il, d'être souvent pris pour une jeune femme lesbienne et masculine. On pouvait également lui demander régulièrement s'il était une fille ou un garçon. Cette difficulté de l'autre à trancher et la non-évidence de son genre véhiculée par ces questionnements répétés conduisirent Mathieu à se voir, après le rapport sexuel, comme un imposteur. Une imposture qu'il loge dans le fait qu'il ne pourra jamais être totalement homme. Un constat et une identification qui provoquèrent le passage à l'acte.

Mathieu en passe beaucoup par le dessin lorsqu'il va mal. Je soutins souvent cette activité artistique pour laquelle il est très doué et qui avait ponctué un certain nombre de nos échanges. Mathieu voulut un jour me montrer les créations qu'il produisit après sa tentative de suicide : une série d'autoportraits. Un choix nouveau dans son art qui semblait lui plaire. Cette rencontre avec l'autoportrait lui permettait en effet de dessiner et de remplir avec de la peinture son corps en le modifiant à sa guise, ou le masculinisant et en le rattachant parfois à divers symboles. Il se mit également à inventer et à dessiner des vêtements pour transgenre dans un projet d'apprendre un jour la couture et de pouvoir en fabriquer.

Ce qui le mobilise aujourd'hui est son désir de partir vivre un jour dans un pays étranger, celui qu'il perçoit comme « le plus ouvert aux trans » et qui est surtout le pays de la langue étrangère qu'il affectionne particulièrement et pour laquelle il est devenu bilingue. Cette habitation dans les deux langues le contient et semble l'arrimer. Il put donner des cours à des groupes de personnes par le biais d'une association et il se dit fier d'être bilingue. Il en tire une réelle valeur. Le bilinguisme pourrait peut-être faire un jour solution... Cependant, il reste très attaché à aller jusqu'au bout de sa transition pour ne plus être un imposteur. Il s'est renseigné pour la chirurgie « du haut » et a pris plusieurs rendez-vous avec un chirurgien. Il est déterminé à se faire opérer, cela doit avoir lieu cette année. Le suivi se poursuit, je continue à le recevoir chaque semaine, jusqu'à deux fois par semaine quand il va trop mal.

## Une vie de chien, mode d'emploi\*

Frank ROLLIER

Tom, dix-sept ans, reçu pendant quatre mois au CPCT<sup>221</sup>, n'est pas venu pour parler de sa transsexualité, même s'il apparaît après-coup que tout son discours était traversé par les conséquences de son choix de changer de genre, sans que cette décision ne soit jamais questionnée.

Lors de sa prise de rendez-vous, il indique qu'il est suivi depuis quatre ans pour une dépression mais qu'il « souhaite changer de psychiatre et de psychologue ». Au premier entretien, il indique qu'il ne va pas bien depuis qu'il a quatorze ans, âge auquel il a été hospitalisé pendant trois mois en raison « d'un refus scolaire et d'une dépression ». Il ne sera pas possible de préciser s'il s'agit d'un déclenchement survenu à la puberté. Il y aura plusieurs autres brefs séjours à l'hôpital, accompagnés d'un traitement neuroleptique qu'il prend toujours, son généraliste renouvelant les ordonnances. Il a fait plusieurs tentatives de suicide et il lui arrive aussi de se scarifier, mais ce dont il se plaint est de « faire de l'anorexie mentale » depuis plusieurs mois, ne mangeant que des légumes et des fruits et se faisant souvent vomir. *Last but not least*, il ajoute « qu'il y a autre chose » car il est « transgenre » ; il s'est toujours vécu comme un garçon, bien que « de base » il soit une fille. Son apparence est masculine, peu virile mais sans ambiguïté manifeste. Son prénom est masculin et il ne livrera pas quel était son prénom d'origine.

Il vit avec ses deux parents et son chien. Deux sœurs aînées sont indépendantes ; il était donc la troisième fille. Son père, très peu présent, a eu du mal à accepter son choix, lui disant seulement « qu'un garçon ça ne pleure pas ». Une thérapie familiale aurait apaisé les relations entre eux.

Il ne se montre ni dépressif, ni délirant. Il suit depuis six mois un traitement hormonal, une injection mensuelle de testostérone, à faire, dit-il, jusqu'à la fin de sa vie. Il a « une copine » qu'il connaît depuis trois ans : « c'était de l'amitié, mais depuis peu c'est plus ». Il a arrêté le collège en troisième mais il fait maintenant « des études à domicile », suivant des cours par correspondance pour devenir auxiliaire animalier comportementaliste. Il a fait un premier stage dans un salon de toilettage, qui s'est bien passé.

Un traitement au CPCT lui est proposé à partir du symptôme qu'il met en avant, c'est-à-dire sa difficulté avec la nourriture. Il en sera en fait très peu question lors des huit séances suivantes. À la fin de l'entretien, je reçois en sa présence sa mère, qui l'a accompagné. Elle « ne sait pas quoi dire », sinon que Tom « tourne en rond car il ne

---

\* Texte présenté lors des travaux du *Cercle Uforca*, Nice, mars 2020.

<sup>221</sup> Centre Psychanalytique de Consultation et de Traitement.

veut plus voir son psychiatre ». Elle mentionne l'anorexie, la dépression et ce qu'elle nomme sa « trans-identité ». Elle ne paraît pas angoissée et note que son fils a déjà fait beaucoup de progrès puisqu'il n'est plus sans activité, ce que je souligne.

À la seconde séance, alors qu'il indique que son médecin lui a prescrit des compléments alimentaires, je décide de ne pas donner consistance au symptôme anorexique et l'invite à parler de son chien et de comment il le nourrit. Le chien est « comme lui », dit-il, il mange peu et trie ses croquettes. Tom a toujours vécu avec des chiens, qu'il m'énumère. Le dernier est un cadeau de ses parents, il lui a donné son nom et l'a éduqué ; il est « la personne la plus proche » de lui, quelqu'un de très « sensible et intelligent », avec qui il s'endort. Cette figure d'un double « ne le quitte pas d'une semelle ». Je ponctue cette séance en lui disant que c'est important d'avoir un ami aussi proche.

Les séances suivantes vont se déployer autour de plusieurs thèmes qui ont tous pour axe sa transsexualité, dont il ne fait pourtant pas un symptôme. Ainsi que Marie-Hélène Brousse a pu l'écrire, l'auto-nomination de *transgenre* « touche l'être de discours et non pas le manque à être <sup>222</sup> ». Son être de garçon est de l'ordre d'une certitude et s'avère non dialectisable.

### **Son rapport à la nourriture et à l'image du corps**

Très vite, il dira qu'il « remange un peu », suit un régime hyper-protéiné et fait du sport – et fait de la musculation car il se trouve en surpoids et voudrait muscler son ventre. Il me montre avec empressement un tatouage « *Ying-Yang* » dont il rêvait « depuis des années », qu'il s'est fait faire récemment et qui « représente la dépression et la guérison, mais actuellement la dépression, c'est passé » et il se sent mieux dans son corps. Avoir une image du corps qui tienne, passe donc par l'inscription d'une marque qui est aussi une forme d'auto-diagnostic et de nomination *zen* de son mal-être.

### **Son lien aux chiens**

Il poursuit son apprentissage, révise ses cours, précisant qu'il a « appris les noms de cinq cent races d'animaux, trois cent de chiens et cinquante de chats, souvent en latin... ». Sa mère, avec laquelle il passe beaucoup de temps et qui paraît être pour lui un appui essentiel, le fait réciter. Il sort aussi le chien d'une vieille dame, moyennant rétribution ; il m'explique que « quand deux chiens se rencontrent, ils se battent jusqu'à ce que l'un se reconnaisse dominé par l'autre » et qu'« il vaut mieux les laisser faire pour qu'ils règlent l'affaire » ; toute dimension sexuelle explicite est gommée.

Je lui dis qu'il m'apprend plein de choses, privilégiant la dimension du savoir, que je mets de son côté. Par la suite, il envisagera une initiation à la formation de chiens

---

<sup>222</sup> Brousse M.-H., « Le trou noir de la différence sexuelle », *Le Zappeur*, Newsletter des JIE 6, 2 mai 2019, disponible sur internet.



d'aveugles ou de policiers. Je m'intéresse à ses projets et les soutiens. Il lit « Le monde en images », une série de livres sur les animaux, le corps, etc. destinée aux enfants, ce qui lui convient bien, dit-il, car il a « du mal à lire et à s'exprimer », expliquant, dans un lapsus que je ne relève pas, que c'est parce qu'il est « autiste, non, dyslexique ». À suivre son auto-diagnostic, il semble bien en effet traiter le réel plus par l'imaginaire que par le symbolique. Il ajoute que son « cerveau bloque parfois » et que « c'est inconscient », dimension que je souligne.

### **Sa transsexualité**

Elle est abordée par le biais des vexations et traumatismes qu'il a subis. Il a dû arrêter un sport d'équipe car il ne savait pas dans quel vestiaire se changer et on lui a refusé l'accès à celui des garçons. L'an dernier, lors d'une hospitalisation, un patient « a voulu l'étrangler parce qu'il est *trans* ». Il a appelé son père, qui n'a pas voulu intervenir, ce qui l'a mis en colère. Déjà en CE1, à huit ans, il s'était fait taper par plusieurs camarades et étranglé par un autre. Son père lui avait « juste dit qu'il devrait faire du karaté », ce qu'il a tenté pendant deux ans, mais il est « pacifiste et incapable de frapper quelqu'un ». Bien qu'il essaye de se conformer à la parole de son père, la fonction paternelle ne semble pas opérer.

### **Ses relations amoureuses**

Sa copine et lui « ne se sont jamais embrouillés ». En réponse à ma question de savoir si sa partenaire est aussi transgenre, il dit qu'elle est « normale », sans préciser s'ils ont des relations sexuelles. Toutefois, à la cinquième séance, il annonce que son meilleur ami, qui est gay, l'a dragué et veut l'éloigner de sa copine, ce qui le déçoit beaucoup. Il ajoute que « de base » il est méfiant et qu'il avait accordé sa confiance à ce garçon. Aussi décide-t-il de ne plus le voir. C'est donc sur ce fond à tonalité persécutive, qu'apparaît la dimension sexuelle. Il se positionne comme hétérosexuel – lui en tant que garçon *trans*, sa copine étant une fille « normale ». Les séances suivantes voient son trouble s'accroître : il se dit d'abord « embrouillé » dans sa tête, puis triste et très coupable car son ami et lui se sont « fait un smack » et il a ainsi trahi sa copine. Il est attiré par lui, alors qu'avec elle « c'est l'amour ». Mais celle-ci s'éloigne alors de lui et il tente de se rapprocher d'une autre fille connue il y a quelques années mais à laquelle il « ne voulait pas se sentir attaché ». Apparaît ainsi une partition entre sexualité homosexuelle et amour hétérosexuel, colorée d'une teinte auto-accusatrice. Il convient que pour lui « les relations avec les gens, c'est toujours difficile, fille ou garçon », mais il ne sait pas pourquoi. Il prévoit une intervention chirurgicale après sa majorité qui est proche, mais sa mère « oublie toujours de téléphoner au chirurgien », ce qui relativise une supposée complaisance de sa part.

« Ce qui va bien c'est le travail avec les animaux », car avec eux « il n'y a pas de prise de tête » et s'il a « choisi de travailler dans ce domaine, c'est parce qu'ils ne parlent pas ». Je lui indique que ce choix est en effet sa base pour avancer.

Les séances s'interrompent sur ce point de capiton, alors qu'il ne paraît pas déprimé et n'évoque plus d'anorexie. Il annulera successivement plusieurs séances, invoquant la canicule et les « problèmes de santé qu'elle provoque ». Finalement, ayant été rappelé après les vacances d'été, il laissera un message disant qu'il revoit « un psychologue et un psychiatre » et que ses horaires de travail ne lui permettent plus de venir. Je prendrai acte de sa décision, sans prendre le risque d'une relance qui aurait pu le persécuter.

Le choix de changer de genre, ainsi que celui probable de la psychose, l'ont conduit à privilégier les relations avec les chiens. S'il se forme à leur dressage, lui-même est à la recherche d'un mode d'emploi qui s'oriente sur le comportement des chiens entre eux, et repose sur la gestion du rapport spéculaire dominant-dominé.

Que la relation à ceux-ci soit « sans parole » comme il le soutient, n'est pas ce dont témoignait Lacan. Évoquant sa relation à sa chienne Justine, il notait qu'elle « a la parole, sans aucun doute. Elle parle, contrairement à beaucoup d'humains, uniquement dans les moments où elle a besoin de parler, dans des moments d'intensité émotionnelle et de rapport à l'autre ». Pour autant, elle n'avait pas ce rapport au langage qui permet un accès à la dimension de l'Autre ; c'est pourquoi, précisait Lacan, sa chienne ne le « prend jamais pour un autre, contrairement à ce qui se passe dans l'expérience analytique <sup>223</sup> ».

Ce qui semble apaiser Tom dans sa relation au petit autre canin est qu'il peut former un couple où, si la question du genre est bien présente (il n'a mentionné que des mâles), de même que les relations de domination-soumission, le rapport au langage et à la sexualité sont occultés. Ainsi pourrait s'écrire un « rapport sexuel » à force de dressage, loin de l'urgence pulsionnelle et des « embrouilles » liées aux passions de l'âme qui relèvent de notre statut d'animal doué de langage.

L'arrêt de son traitement au CPCT intervient justement au moment où la question de la relation à l'Autre sexe « l'embrouille », le mode d'emploi comportemental animalier s'avérant inopérant pour faire face au désir de l'Autre. Son passage au CPCT aura permis de lui donner la parole, qu'il sorte de la dimension autistique qu'il soulignait, tout en soutenant son effort d'invention d'une solution singulière à son embarras avec le langage. Si son engagement dans le dressage animal a pu se préciser, aucun questionnement n'est apparu concernant son choix d'objet (hétérosexuel) que la pulsion (homosexuelle) vient bousculer.

---

<sup>223</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 29 novembre 1961, inédit.

## Table des matières

Malaise dans le genre.....	3
Philippe De GEORGES.....	
Une vague déferlante : de l'homosexualité au transgenre.....	5
Chantal BONNEAU.....	
Pour en finir avec la différence des sexes : sans cesse improviser son genre.....	11
Frank ROLLIER.....	
La profusion des genres : symptôme de notre hypermodernité ?.....	23
Audrey PRÉVOT.....	
Le choix du sexe.....	29
Stéphanie HAUG.....	
Trans, un trouble dans le corps.....	33
Philippe GIOVANELLI.....	
De la binarité freudienne à l'Unarisme lacanien. Le genre en question.....	37
Isabelle ORRADO.....	
Paul Beatriz, un nom propre au-delà des frontières.....	43
Philippe GIOVANELLI.....	
Une place pour le doute.....	49
Annie ARDISSON.....	
Je veux devenir une femme.....	55
Karim FENICHEL.....	
Se nommer <i>Rire</i> .....	59
Christine De GEORGES.....	
Au rayon fille.....	63
Pascale JOLY-SAPORTA.....	
« Je suis un imposteur ».....	67
Jordan LAMOUREUX.....	
Une vie de chien, mode d'emploi.....	71
Frank ROLLIER.....	

Publication assurée par l'ACF *en* Estérel-Côte d'Azur  
Déléguée régionale Annie ARDISSON  
4 Avenue Doyen Lépine 06100 Nice

Et

La section clinique de Nice  
Coordinateurs François BONY et Philippe De GEORGES  
UFORCA-NICE, 39 Boulevard Victor Hugo 06000 Nice

Édition du volume  
Stéphanie HAUG